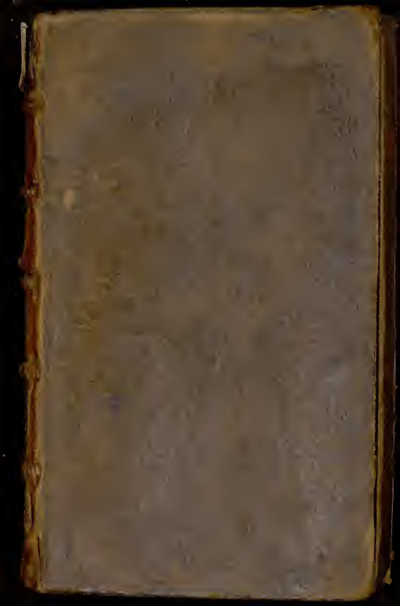






L'ECOLE DU CHIRURGIEN, OU LES PRINCIPES DE LA CHIRURGIE FRANCOISE.

Tirez de la connoissance du corps humain en toutes ses parties, de l'explication de ses maladies exterieures, & des operations pour les guerir.

Ensemble de la maniere d'ouvrir les cadavres ; le tout métodiquement traité, corrigé de la dureté des termes barbares, & embelly de définitions familieres & nouvelles, pour l'instruction des Aprentifs & des Aspirans à la Maistrise de l'Art.

Par G. C. L. C. Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier.

A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë S. Jacques, à l'Image S. Paul, proche la Fontaine S. Severin.
M. DC. LXXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A

MONSIEUR

L. C. D. M.

MONSIEUR,

Vôtre profeſſion qui vous a fait ſouvent préſider aux examens des Aſpirans à la Maiſtriſe de la Chirurgie, vous a auſſi donné lieu de vous plaindre bien des fois en leur faveur, de ce que perſonne juſques icy n'avoit encor pris le ſoin de leur tracer une route aisée, pour parvenir aux connoiſſances particulieres de leur

Art ; & la confuſion dans laquelle vous les avez veus tomber, pour ne ſçavoir pas demêler comme il faut les queſtions qui leur eſtoient propoſées de la part de leurs Maiſtres, vous a fait dire avec raiſon, qu'il faudroit qu'ils fuſſent auſſi bons Medecins, que Philoſophes, pour y ſatisfaire : de ſorte que voyant que vos grands emplois ne vous permettoient pas de vous attacher vous-meſme à leur donner ce craion de toute la Chirurgie, qui fût également proportionné à leurs beſoins & à leur capacité : I'ay cru que vous ne trouveriez pas mauvais que j'entrepriſſe de le faire en vôtre place, & que répondant au zele que vous témoignez avoir pour leur avancement, je leur preſentaſſe ce petit Ouvrage, dans lequel j'ay tâché de renfermer par une métode facile & nouvelle les principaux fondemens de cet Art, évitant par tout

les expressions philosophiques & barbares, que vous avez toujours estimées beaucoup plus embarassantes, que necessaires & instructives. J'espere donc que vous l'agréerez d'autant plus volontiers, que c'est une idée qui vient de vous, & que d'ailleurs il y va du bien public, qui vous a toujours esté aussi cher que vostre propre reputation: Les premieres Maisons de la Province, aussi bien que tout le peuple, vous rendront avec moy, ce témoignage de leur reconnoissance, puis que depuis prés de cinquante années, vous vous estes parfaitement consacré à leur conservation, par mille avis salutaires. Mais enfin, pour épargner icy vostre modestie, & renfermer vostre merite, & mon zele dans les justes regles de mon devoir, je me tais, pour vous marquer seulement mon respect par mon silence, & vous asseurer des

vœux eternels que je fais pour voſtre conſervation en qualité de

MONSIEVR,

Vôtre tres-humble, tres-obeïſſant, & tres-affectionné ſerviteur,
G. C. L. C. D. M.

AVERTISSEMENT.

CET Abregé porte pour titre, *l'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoise* ; parce que c'est icy que le jeune Chirurgien doit trouver la juste méthode de s'instruire des premiers fondemens de son Art, & apprendre à connoître & guerir sans peine les maladies qui sont absolument de son ressort.

Pour cet effet, on le commence par un petit recit de

l'origine, de la nobleſſe, du progrez, & de l'utilité de la Chirurgie, afin de luy donner par là l'eſtime qu'il doit avoir de ſon employ; & comme elle a pour objet le corps de l'homme, on tâche auſſi de luy faire connoître de la maniere du monde la plus méthodique & la plus aisée, en luy expliquant d'abord familierement, & en bon François les grands termes dont on ſe ſert pour nommer toutes les parties qui le compoſent; aprés quoy les reüniſſant au corps entier, on diviſe ce corps en trois regions, ſuivant les trois

ventres, ou les trois grandes cavitez qu'on y remarque avec Hipocrate, qui sont la teste, la poitrine, & le ventre, dans lesquelles on fait observer distinctement, & selon les regles de l'anatomie, les noms, la nature, la situation, & l'usage des parties, ou des organes qu'elles contiennent, puis de là passant à la recherche des maux qui peuvent l'affliger par le dehors, on les renferme tous dans les Traitez des tumeurs, des apostémes, des playes, des ulceres, des fractures, & des dislocations: & pour ne pas obmet-

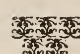
tre ce qui doit contribuer à leur guerison, on y apprend encor dans des Chapitres interloquez, le nombre & la composition des muscles, la difference des articulations des os, avec les preceptes universellement necessaires au Chirurgien en toutes maladies; de sorte que le dessein de cet Ouvrage se trouve heureusement consommé par le Traité des operations de Chirurgie en general; par quelques leçons sur les bandes & sur les bandages; & par un détail enfin de tous les noms, & des usages des instrumens, & des

remedes dont le Chirurgien doit eſtre toûjours garny, ſoit en ſa maiſon, ſoit dans ſes poches, au moyen de ſon Etuy, & de ſon Boëtier.

Si la nouveauté de ce Recueil, que je me ſuis eſtudié de rendre tout à fait aisé, a le bonheur en meſme temps, & d'inſtruire & de plaire, ce ſera pour moy un double engagement de l'enrichir un jour de quelques additions ſçavantes & utiles à la pratique dans les operations les plus neceſſaires & les plus curieuſes.

TABLE

DES CHAPITRES ET DES MATIERES.



Approbation des Doyen & Docteurs Regens de la Faculté de Medecine de Paris.

NOus sous-signez Doyen & Docteurs Regens de la Faculté de Medecine de Paris, certifions avoir leu un petit Livre intitulé *l'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoise*, que nous avons trouvé tres-utile & digne d'estre imprimé. Fait à Paris le 19. Octobre 1683. Signé, DIUXYVOIE, LE LONG, AFFORTY.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, en datte du 29. Octobre 1683. signé JUNQUIERES : Il est permis à ESTIENNE MICHALLET, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer pendant le temps de six années, un Livre intitulé, *l'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoise*, composé par GABRIEL-CHARLES LE CLERC, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpelier, avec défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'en imprimer, vendre, ny debiter pendant ledit temps, sans le consentement de l'Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, confiscation des Exemplaires, de tous dépens, dommages & interests.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, le 18. *Decembre* 1683.

Signé, ANGOT, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Février 1684.



L'ECOLE DU CHIRURGIEN OU LES PRINCIPES DE LA CHIRURGIE FRANCOISE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Antiquité, de la Noblesse, du progrés, & de l'utilité de la Chirurgie.



L ſemble que ce ſeroit aſſez pour conſommer l'éloge de la Chirurgie, de l'appeller un art divinement inventé pour la guériſon des hommes, par l'operation de

la main; Mais parce qu'il eſt à propos de contenter icy la curioſité des jeunes Etudians, il faut encor leur aprendre, que la Chirurgie eſt preſqu'auſſi anciéne que le monde, qu'elle a tiré ſa naiſſance de CHIRON fils de SATURNE; que ce CHIRON a eſté contemporain du grand ÆSCULAPE, fils D'APOLLON, pere de la Medecine; & que de l'un & de l'autre ſont deſcendus les premiers Medecins qui eſtoient Grecs.

Nobleſſe & Antiquité de la Chirurgie.

Qu'ÆSCULAPE a donné deux fils, nómés PODALIRE, & MACHAON, qui ſe ſont apliqués particuliérement à l'exercice de la Chirurgie, & s'y ſont rendus les plus habiles de leur ſiécle, & tres-recommandables par leurs grans ſervices, aupres du Prince Agamemnon à la ſuite de ſes armées, pendant le fameux Siége de Troïe.

Qu'APRES une longue ſuite d'années, la Medecine aiant eſté negligée, Hipocrate a parû comme un homme du ciel, qui l'a rétablie avec tant d'honneur, & de ſuccés, que ſon merite & ſa doctrine toute extraordinaire, luy ont acquis generalement le beau nom de DIVIN.

Progrez de la Chirurgie.

Qu'environ ſix cens ans apres, cette

noble ſcience s'eſtant trouvée pour la ſeconde fois, dans le panchant de ſa ruine, GALIEN eſt venu lequel animé du meſme genie d'Hipocrate, en a vigoureuſement ſoutenu la défenſe, diſſipé les erreurs, & l'a meſme enrichie de mil nouvéles lumieres, qui luy ont attiré l'eſtime, & l'admiration des plus grans hommes.

QUE juſqu'environ l'an trois cens, apres la Naiſſance de JESUS-CHRIST, il n'y avoit que les ſeuls Medecins qui ſe mêlaſſent de guérir les hommes, qu'AVICENNE a eſté le dernier dans cette pratique univerſéle, & que c'eſt depuis luy ſeulement, qu'on leur a donné des bras empruntés, je veux dire le ſecours qu'ils tirent aujourd'huy des Chirurgiens, qui les ſoulagent beaucoup dans leurs grans emplois, & leur laiſſent d'ailleurs plus de loiſir, de s'apliquer à l'étude de la Philoſophie, & de la Medecine.

ET qu'enfin ce Vicariat eſt d'autant plus honorable pour ceux qui l'exercent, que la Chirurgie a cét avantage au deſſus des autres parties de la Medecine, qu'elle eſt la plus aſſeurée dans ſes effets; puiſque c'eſt elle qui guérit infailliblement la plénitude des humeurs; qui donne iſſuë aux

mauvaiſes, & conſerve les bonnes ; c'eſt
Vtilitez elle qui redreſſe les membres tortus, reü-
de la Chirurgie. nit les chairs entamées, remet les os déboëtez, rejoint ceux qui ſont rompus, retranche les parties ſurnumeraires, ou corrompuës, & que c'eſt elle enfin, qui répare tous les defauts du corps humain, en redonnant des cheveux, aux chauves ; des yeux, aux borgnes ; des bras, aux manchots ; des jambes, aux boëteux ; & ainſi des autres.

CHAPITRE II.

De l'utilité de l'Anatomie du corps humain pour la guériſon de ſes maladies.

LA neceſſité, le hazard, & les experiences, ont ſouvent fait trouver aux hommes, les remedes propres à leurs maux ; Mais il faut avoüer que ces ſecours eſtoient bien peu certains, n'eſtant pas ſoutenus des lumieres qui ſe tirent de l'anatomie ; car, de bonne foy, comment pouvoit on entreprendre ſans temerité, de redreſſer la nature dans ſes égaremens, ou de reformer le deſordre des parties

du corps humain, sans avoir auparavant connu la composition singuliére des organes, leur commerce secret, & l'œconomie toute admirable de leurs opérations? Non, l'on ne peut sans extravagance; s'éloigner de ce sentiment commun des écoles, qui enseignent que la science de l'anatomie est le niveau, sur lequel on doit absolument regler toute sa conduite, pour le traitement des maladies: de sorte qu'on ne peut dire, combien nous sommes redevables de nos jours à ces grans hommes, qui poussés d'une curiosité aussi utile que loüable, font de son étude, leur occupation la plus serieuse, & qui charmés du succés de leurs veilles, nous revélent agréablement des mysteres inoüis avant ces temps.

La découverte du réservoir de PEQUET, du canal de VVirsungus, des veines lactées, du canal thorachique, des vaisseaux lymphatiques, de la circulation du sang, de la sanguification au cœur, & celle enfin de la circulation des espris animaux, sont-ce pas des preuves tres-convaincantes de ce que j'avance? *Les nouvelles découvertes.*

Mais pour ne pas étendre trop loin ce

Chapitre, qui ne me permet pas d'expliquer au long, toutes ces nouveautés qu'on poura lire ailleurs, je me retranche icy, dans les bornes que je me suis prescrites d'abord, me contentant de dire en un mot, que l'utilité qui se prend de l'anatomie est si grande, qu'on ne combat sans elle, les maladies qu'à yeux clos.

CHAPITRE III.

Du nom d'Anatomie, & des diférentes idées sous lesquelles on peut faire cónoitre le corps humain en general.

ANATOMIE est un mot Grec, qui signifie dissection exacte, division, découpement, ou séparation artificiéle des parties de quelque corps ; suivant cette explication à la lettre, il est constant, qu'il n'est rien au monde, dont on ne puisse faire l'anatomie ; mais chez les Medecins, le mot d'Anatomie, s'entendant particuliérement de la dissection artificéle, & metodique du corps humain, il faut dire avec eux, que l'Anatomie est une dissection exacte des parties du corps.

humain, faite par le travail d'une main habile, pour en découvrir la nature, & les reſſorts. *Ce que c'eſt qu'anatomie.*

Les Anciens Anatomiſtes, qui ont voulu nous tracer une idée parfaite de ce composé, ſe ſont bizarément avisés de diférens moiens, qu'il eſt bon de reciter icy, pour laiſſer à chacun la liberté de ſon gouſt.

Les premiers ayant conſideré que le corps de l'homme eſtoit un aſſamblage de parties, dont les unes, avoient quelque préeminence au deſſus des autres, nous ont dit, que c'eſtoit un composé de parties nobles, & de roturiéres, ou ignobles, mettant pour les nobles, le cerveau, le cœur, le foye, & les teſticules; & pour les ignobles, toutes celles qui reſtoient. *Diviſion du corps en parties nobles & ignobles.*

Les autres, l'ayant regardé comme un cófre tout plein, ont crû comprandre ce qu'il eſtoit, & dedans & dehors, en diſant que c'eſtoit un amas de parties contenantes, & de contenuës; voulant par les parties contenantes, nous faire entendre les parties exterieures, & celles qui en enferment d'autres; & par les parties contenuës, celles qui ſont inferieures, & *Diviſion du corps en parties contenantes, & contenuës.*

qui sont enfermées dans d'autres.

Division du corps en parties similaires, & dissimilaires.

Les uns, se l'estant figuré comme un ouvrage de pieces rapportées, nous ont dit, que c'estoit un composé de parties similaires, & de dissimilaires ; entendant par les similaires, celles qui sont simples, telles que sont les nerfs, les veines, les tendons, les os, & le reste ; & par les dissimilaires, celles qui sont composées, & faites de plusieurs parties similaires, ou simples unies ensemble ; telles que sont le cerveau, la matrice, le bras, les doigts, dans lesquelles, il y a tout à la fois, des veines, des nerfs, des tendons, des membranes, & le reste, pourquoy ils les ont encor apellées organiques, estant aussi vrayement des organes, & des membres du corps.

Division du corps en osteologie, angeiologie, myologie, splancnologie.

Tantôt n'estimant pas, qu'il eût en soy de parties considerables, sinon ses entrailles, ses chairs, ses vaisseaux, & ses ossemens ; ils ont pensé, pour le faire comprandre, qu'il súfisoit de le détailler par quatre grans traitez, qu'ils ont apellez, Osteologie, pour les os ; Angeiologie, pour les vaisseaux ; Myologie, pour les chairs, ou muscles ; & Splancnologie, pour les viscéres, ou les entrailles gene-

ralement quelconques.

Les derniers enfin, plus exacts que tous les autres, ont crû n'avoir rien obmis de ce qui pouvoit le faire cónoitre ; lors qu'apres l'avoir comparé à un arbre, qui a son tronc, & ses branches ; ils ont mis le corps, pour le tronc ; & les extremités, qui sont les bras, & les jambes, pour les branches ; puis poussant cette division plus loin, ils ont partagé ce tronc, ou ce corps, en trois ventres, sçavoir la teste, la poitrine, & le bas-ventre, qu'ils ont apellés ventre superieur, moien, & inférieur ; d'où passant jusques aux branches, ils ont, non seulement distingué trois sortes de parties, dans chacune, qui sont pour le bras, sçavoir le bras, l'avant-bras, & la main ; & pour la jambe, sçavoir la cuisse, la jambe, & le pied ; mais encor, ils ont mis trois parties dans la main, & dans le pied en particulier, ayant apellé la premiere partie de la main, le poignet, ou le carpe ; la seconde, la paûme de la main, ou le metacarpe ; & la derniére les doigts ; comme ils ont nommé la premiere partie du pied, le coude-pied, ou le tarse ; la seconde l'avant-pied, ou le metatarse ; & son extremité,

Comparaison de l'homme à un arbre.

les doigts, ou les orteils.

Ainsi laissant toutes les autres idées, sur lesquelles il ne sera pourtant pas inutile de refléchir, j'estime qu'il est expedient de nous en tenir à cette derniere, comme estant sans comparaison la plus compléte, & la plus conforme à nostre dessein ; si ce n'est, que nous voulions luy donner encor un nouveau jour, en reprenant auparavant la division par laquelle on nous a voulu faire concevoir, ce que c'estoit que le corps humain en general, en luy mettant deux sortes de parties seulement ; afin que le cónoissant d'abord sans peine, sous ces deux grandes diférences, nous trouvions apres cela moins de dificulté à comprendre leur œconomie particuliére dans l'explication, que nous ferons cy-apres, des trois ventres, conformément à la grande, & derniére division cy-dessus.



CHAPITRE IV.

Des noms, de la nature, de l'usage, & du nombre des parties similaires du corps humain.

IL faût ſçavoir que, le mot de partie, ſe prend generalement pour ce qui eſt uni au tout, & qui vit d'une vie commune avec luy; Mais parce que cette expreſſion eſt trop vague, il vaut mieux avoir recours à celles, que nous venons d'expoſer dans le Chapitre précedent, parmi leſquelles les plus claires, ſont auſſi celles, qui les diſtinguent en parties ſimilaires, & organiques, ou bien, encor, en parties ſpermatiques, & ſanguines, comprenant ſous chacune de ces diférences, tout ce qu'il y a de parties, dans la compoſition du corps humain, comme nous allons voir.

Diviſion du corps en parties ſpermatiques & ſanguines.

On apelle parties ſpermatiques, celles qui ſont ſolides, & qui ſont engendrées de la ſemence, dans les premiers temps de la conception, pourquoy meſme elles ſe nóment exangues, c'eſt à dire ſans ſang;

au lieu qne les parties ſanguines en ſont toutes pleines, n'eſtant faites que par le ſang, dans le temps de l'accroiſſement, ſoit dedans, ou dehors la matrice; comme les chairs, & les parenchymes de tous les viſcéres.

Pour ce qui eſt des parties ſimilaires, & diſſimilaires, quoi qu'elles paroiſſent faire deux ſortes de parties, il eſt néantmoins vray de dire, que ce n'eſt qu'une meſme choſe; toute la diférence conſiſtant ſeulement dans leur ſeparation, & leur aſſamblage. comme nous avons dit; De ſorte que c'eſt ſur cette idée, que nous allons, premierement expliquer, ce que c'eſt que le corps humain, conſideré ſelon toutes ſes parties ſimples, ou ſimilaires, pour le faire conoitre enſuite, ſelon ſes parties composées, diſſimilaires, ou organiques, dans la demonſtration que nous ferons, en parlant, de la ſtructure, de la ſituation, & des uſages, de tous ſes organes.

Parmi le nombre des parties, que nous apellons ſimilaires, ou ſimples, il y a l'os, le cartilage, le nerf, le fibre, le tendon, le ligament, la membrane, la veine, l'artere, la chair, la graiſſe, la peau, la

Le nombre des parties ſimilaires.

furpeau, les poils, & les ongles; & quoi qu'il y en ait, qui rejettent les deux derniéres, de ce nombre, les faifant paffer pour des excremens; fans nous mettre beaucoup en peine de ce diférent, nous ne laifferons pas de les examiner avec les autres, & d'en donner une jufte peinture dans les defcriptions fuivantes.

L'Os, eft une partie fimilaire ou fimple, la plus dure, & la plus feiche de tout le corps, & celle qui en fait le principal foûtien. *L'Os.*

Le Cartilage, eft une partie fimilaire ou fimple, obeïffante, & fouple, qui aproche le plus prés de la nature de l'os, & qui eft atachée à fes extremitez, pour en adoucir les mouvemens trop durs. *Le Cartilage.*

Le Nerf eft une partie fimilaire, ou fimple, femblable à une corde deliée, & poreufe, qui porte les efpris animaux par tout le corps, pour luy donner le fentiment, & le mouvement. *Le Nerf.*

On peut aprendre icy par ocafion, qu'un certain Auteur moderne, a depuis peu mis un Livre en lumiere, par lequel il pretend, que les efpris animaux ont leur circulation particuliere, de mefme que le fang; & qu'apres avoir efté porté par les *La circulation des efpris animaux.*

nerfs, jusqu'aux extremités des parties, là ils s'y resoudoient en eau toute claire, qui estoit ensuite receuë par les veines lymphatiques, & conduite au cœur, pour le rafraichir, & y detremper le sang, ainsi que dans le pancréas, au reservoir de PEQUET, pour y servir de dissolvant naturel au chyle.

Cette nouvéle imagination, qui n'est pas encore admise au nombre des découvertes asseurées, est pourtant ingenieuse, & assés vray-semblable, mais il en faut attendre la confirmation, des experiences reïterées, & du temps.

Le Fibre. Le Fibre, est une partie similaire, ou simple, ou plutôt un éfilement de nerf, dispersé dans les chairs, & ailleurs, pour les soutenir, & leur donner le sentiment, & le mouvement.

Le Tendon Le tendon, est une partie similaire, & simple, ou bien une espéce de cordon assez dur, qui se fait de la reünion des fibres à la queuë du muscle, pour l'affermir dans son action.

La Chair, La Chair, est une partie similaire, & molle, qui est formée d'un sang épaissi par la chaleur naturéle, & qui compose la plus grosse partie du muscle, comme nous

l'expliquerons dans son lieu.

La Membrane, est une parrie similaire, & simple, ou bien une espece de toile nerveuse, & fibreuse, qui sert à enveloper les autres parties. *La Membrane.*

Le Ligament, est une partie similaire, & simple, ou bien une espéce de cordon membraneux, & nerveux, qui se trouve ordinairement ataché aux os, & aux membranes, pour les retenir. *Le Ligament.*

L'Artére, est une partie similaire, & simple, ou plutôt un canal, composé d'une double membrane, qui reçoit dans le cœur un sang plein d'espris, & qui le porte avec bâtement, jusqu'aux extremités des parties, pour leur donner la nourriture, & la vie. *L'Artere.*

La Veine, est une partie similaire, & simple, ou bien un canal, composé d'une seule membrane, qui raporte doucement le sang, du bout des arteres au cœur, pour y estre revivifié. *La Veine.*

La Peau, est une partie similaire, ou simple, ou bien une grosse membrane, qui couvre genetalement tout le corps à l'exterieur : elle est apellée l'emonctoir, & l'égoût universel ; parce qu'estant percée d'une infinité trous imperceptibles, la *La Peau.*

nature se décharge par là de ses impuretés, sensiblement, & insensiblement; sensiblement, par la gâle, les abcés, & les autres maladies, que nous apellons cutanées; & insensiblement, par les suailleries, ou par la transpiration continuéle, qui se fait à travers les pôres, de la portion plus fine des excrémens.

La Supeau La Supeau, qu'on nóme autrement cuticule, ou épiderme, est une partie similaire, simple, & sans sentiment, qui est adhérante exterieurement à la vraie peau, d'où on ne la détache qu'avec peine, estant aussi deliée qu'une toile d'araignée: c'est elle qu'on voit se lever dans les legeres brulures, & qui se déchire aisément, à la surface de la peau, lors qu'on la frôte; elle est aussi bien qu'elle, percée d'une infinité de trous, & elle sert à faire la juste sensation du toucher, en émoussant le trop vif sentiment de la vraye peau.

La Graisse La graisse, est une partie simllaire, simple, & molle faite de vapeurs huileuses, qui s'épaissit au froid, se fond à la chaleur, & qui prend feu: on dit que ses usages sont, de conserver la chaleur naturéle des parties où elle est, de servir d'aliment

au corps dans la disette, & de fournir par tout, certaine humidité grasse, nécessaire pour les opérations.

Les poils, sont des parties similaires, ou simples, deliées, longues, & creuses en forme de petits roseaux, qui ont leurs racines dans la peau, dont ils tirent leur nouriture: On dit qu'ils sont destinés de la nature, ou, pour servir d'ornement aux endrois où ils croissent, ou pour les conserver contre les injures externes, ou pour nous aprandre à cacher, ce que la modestie chrétiéne ne permet pas que nous fassions voir à nud. *Les Poils.*

Les Ongles, sont des parties similaires, & simples, ou bien sont des corps plats, & trenchans, comme des écailles de poisson, qui sont fichés, & plantés dans les extremités des doigts, où ils prénent leur nouriture: Leurs usages sont, à ce qu'on dit, de couvrir ces mesmes extremités, pour les défendre contre les injures de l'air, les parer contre les heurts, & tenir lieu à toutes personnes, d'armes ofensives, & défensives, & quoi que d'ailleurs, ce soit un défaut chez la nation Françoise, de les laisser croitre jusqu'à outrepasser la chair des doigts: Ils sont pourtant utiles *Les Ongles*

dans plusieurs ouvrages de mains, mais non pas pour les Sages-Femmes, ausquelles il est absolument défendu d'en avoir, à cause de la delicatesse de leur employ.

Pourquoy les Sages Femmes ne doivent pas avoir d'ongles.

CHAPITRE V.

Des noms, de la nature, de l'usage, & de la situation des parties dissimilaires du corps humain.

Ce que c'est que les parties dissimilaires.

LEs parties dissimilaires, n'estant autre chose que l'assamblage de plusieurs parties similaires, ou bien plutot n'estant que les diférens organes du corps humain, il faudroit le démembrer entiérement, pour les désigner icy toutes, par leurs noms, leur nature, & le reste; mais outre que le dessein de cét abregé, n'est point d'entrer si fort dans ce détail, qui se trouvera par tout ailleurs, c'est qu'il doit sufire à des aprentifs, de se pouvoir d'abord former une idée de toute la machine, par la cónoissance qu'on leur donnera des principaux ressorts, qui la font agir.

Sur ce pied donc, retournant à la division que nous avons faite cy-dessus du corps humain en trois ventres, il faut que nous remarquions avec tous les Anatomistes, que pour en faire la demonstration, il y a deux metódes particulieres, & tout oposées, dont la premiere est de commencer par la teste, de continuer par la poitrine, & de finir par le bas-ventre; & la seconde au contraire est de commencer par le bas-ventre, de continuer par la poitrine, & de finir par la teste; celle-là est fondée, disent-ils, sur l'ordre de Noblesse, & celle-cy sur celuy qu'ils apellent de necessité; mais sans avoir trop d'égard pour ce diférent, qui ne change en rien, la nature des choses que nous avons à expliquer, attachons-nous à la derniere, comme estant plus conforme à l'usage des écoles, & faisons la description sommàire du ventre inférieur à la maniere accoutumée.

Il y a deux métodes d'ouvrir les cadavres.

CHAPITRE VI.

Des parties dissimilaires contenuës dans le bas-ventre, ou le ventre inférieur.

AUPARAVANT d'en venir à la demonſtration des parties enfermées dans la capacité du ventre inferieur, on doit ſuivant la pratique ordinaire, en commencer toujours l'ouverture, par une inciſion cruciâle, c'eſt à dire en croix, dont le centre ſe trouve au nombril; Mais il eſt encor important, que le Chirurgien Anatomiſte, faſſe premiérement remarquer par le dehors, la ſituation naturéle des parties dudedans, afin d'aprandre à tirer les conſequences d'une douleur, ou de quelque autre accident arrivé par des violences exterieurement faites, quoi qu'on ne découvrit pas abſolument, la partie qui ſeroit dans la ſoûfrance.

Pour cette cauſe, il doit dire avec tous les Anatomiſtes, que le bas-ventre comprand tout l'eſpace, qui eſt depuis le diaphragme, ou la foſſéte du cœur, juſ-

qu'aux aines ; qu'on le divise en trois regions, ou parties égales, qui se nóment superieûre, moiéne, & inferieûre ; que la premiére, s'apelle épigastre, ou region épigastrique, la seconde, ombilic, ou region ombilicâle ; & la troisieme, hypogastre, ou region hypogastrique, chacune contenant environ la largeur de quatre travers de doigts.

Le bas ventre divisé en trois regions.

Que l'epigastre, dans son milieu, & pardevant enferme l'estomach, qui est situé immediatement au dessous du diaphragme, & apuié sur le pancréas, qui est une espece de glande graisseuse, dont la chaleur & l'humidité servent beaucoup à la digestion ; que les costés de l'épigastre, se nóment hypochondre ; qu'il y a le droit, & le gauche ; que sous le premier, est contenu le foye ; & sous le second, la rate.

La situation de l'estomach & du pancréas.

Situation du foye & de la rate.

Que dessous le nombril, sont la plus-part des intestins gréles, ou menus boiaux, qui sont trois en nombre ; sçavoir le duodénum, le jejunum, & l'ileon ; & que ce dernier allant encor jusqu'aux aines, il y cause la décente, l'hergne, ou l'hernie, dite intestinâle, comme il fait aussi dans le nœud du nombril, cette autre

D'où vient la décente.

espece de décente, qu'on apelle ombilicâle, ou tout en un mot, l'exomphâle; que ces intestins gréles, sont là entourez d'une portion des deux gros, nómés cæcum, & colon, dont la plus grande partie, réside dans le plus bas du ventre, apellé hypogastre, avec le dernier gros boiau, nómé rectum, ou boiau culier tout entier; & que les six ensemble, c'est à dire les trois boiaux gréles, & les trois gros, (qui ne sont qu'une mesme continuité de substance,) sont retenus dans leur place, par le mezentére, qui est une espece de freze membraneuse, & un peu charnuë, semblab'e à la ceinture plissée d'un haut-de-chausse, qui est atachée sur l'épine, dans le fond, & au milieu du ventre; que les costés du nombril, s'apellent les flancs, ou la region des reins, parce qu'ils y sont placés de part & d'autre, tirant néantmoins un peu vers le derriére, au dessous, & à l'extremité du foye, & de la rate.

Il y a six boiaux, trois gros & trois gréles.

Situation du mezentére.

Situation des reins.

Que l'hypogastre, contient une grande partie des gros boiaux, cæcum, & colon, (comme nous venons de dire,) avec le rectum tout entier; que sur ce dernier, est située la vessie, & que dans les fem-

mes la matrice se trouve logée entre les deux, y estant arrestée par quatre forts ligamens, sçavoir deux superieurs, & deux inferieurs, dont les premiers, qui sont larges, viénent des lombes ; & les seconds, qui sont ronds, naissent du fond de la matrice, & se perdent vers les genoüils, apres s'estre étendus en forme de pâte d'oye, dans le plat des deux cuisses; d'où il arrive, que les chûtes qui se font sur les genoüils, sont estimées tres-dangereuses pour celles qui sont grosses, & font apréhander l'avortement, qu'elles causent presque toûjours.

Situation de la vessie & de la matrice.

Que les costés de l'hypogastre, s'apelent les iles, ou la region des tranches, & des aînes, dans lesquels outre quelque portion des gros intestins, il y a encor celle du boiau gréle, nomé Ileon, qui en porte le nom, & qui fait la décente en cét endroit, comme nous l'avons déja remarquée.

Que le bas de l'hypogastre à l'exterieur, se nôme pénil, ou pubis, & qu'il s'apelle encor la môte dans les femmes, au dessous de laquelle est une fente, qui est l'entrée de la matrice, autrement dit la guaine, avec le conduit des urines.

Situation des parties genitales dans les deux sexes Qu'au bas du penil aux hommes, est atachée la verge, ou le membre viril, & que pardessous est une membrane, charnuë, plissée, & pendante, qu'on apelle Scrotum, ou bourse, dans laquelle sont enfermés deux testicules, ou petis roignons, qui donnent à la semence toute sa fecondité; & que cét espace enfin, qui est depuis cette bourse, jusqu'au fondement, se nóme perinée, & la ligne qui partage la bourse, & la verge par le milieu, s'apelle la couture.

La remarque estant ainsi faite par le dehors, de tous les noms, & de la situation des parties dissimilaires, & organiques du bas-ventre, on passe à leur demonstration effective, & sensible par le dedans, en faisant l'incision cruciále, dont nous avons parlé, & détachant par les coings, ce qu'on apelle les cinq tégumens, *Les cinq tégumens.* ou les cinq couvertures du mesme ventre, qui sont la supeau, la peau, le panicule adipeux, ou la graisse, le panicule charnu, & la membrane commune des muscles: ensuite on sépare les muscles, ou les chairs les unes des autres, les levant par riblétes, c'est à dire suivant la diférence de leurs fibres, ou filets, & la distin-

ction

ction de leurs membranes, ou envelopes particuliéres : on en compte pour l'ordinaire, quatre de chaque costé, & quelquefois cinq, lors que les muscles, apellés pyramidaux (qui sont tres-petits, & assez rares) s'y rencontrent tout au bas, vers les aines : on découvre aprés cela, le peritoine, qui est une forte mémbrane, qui revest premierement tout le ventre interieur, avec tous les viscéres nouriciers, & soûtient encor tous les boiaux, sur lesquels elle se redouble : ce peritoine estant coupé, on voit immediatement au dessous, & sur les intestins, flóter l'épiploon, autrement dit l'omentum, la coëfe, ou la crespine, qui est une espéce de crespe graisseux, qu'on dit estre destiné à l'entretien de la chaleur naturéle de ces parties, à leur fournir certaine humidité huileuse, dont elles ont besoin pour l'écoulement des gros excrémens, & servir aussi d'aliment à tout le corps, dans la disete & dans la faim : on fait observer icy, que ses átaches les plus fortes sont à la râte, puis à l'estomach, & au boiau colon, ce qui n'empesche pas qu'il ne s'alonge, & ne tombe souvent dans les

Le Peritoine.

l'Epiploon.

aines, où il cause la décente, apellée épiplocéle, quoi qu'il ne passe de guéres le nombril, lors qu'il garde sa situation naturéle.

Les parties qui restent à voir, sont l'estomach, le foye, la râte, les reins, la vessie, & la matrice dans les femmes: mais tous ces visceres ayant esté déja décrits en partie, dans la situation qui leur a esté marquée; il sûfit à present, de les y laisser considerer, & de dire un mot de la nature, & de l'usage de chacun en particulier, ainsi qu'il suit.

L'estomach. L'estomach, est une partie dissimilaire, & organique, composée d'une double membrane, dont l'exterieure est toute polie, & l'interieure toute ridée, pour embrasser mieux la nouriture, qui s'y rend, & s'y convertit en chyle, c'est à dire, en liqueur laiteuse, & un peu grisâtre qui est ensuite changée en sang dans le cœur, & ailleurs.

Les playes de l'estomach. Les playes de l'estomach sont mortéles, à cause de la necessité de son office, & de sa tissure toute membraneuse.

Le foye. Le foye, est une partie dissimilaire, & organique, le plus gros des visceres du

ventre inferieur ; son corps, est d'une espece de chair, apellée parenchyme, & semblable à une masse de sang caillé, divisée par bas en deux sobes, qu'on apelle grand, & petit ; elle est toute grainée dans le fond, & parsemée de quantité de vaisseaux ; le dedans, se nóme partie cave, & le dehors, la partie gibbeuse : sa couleur doit estre d'un rouge enfoncé, & son exterieur est tres-lite, & tres-luisant, à cause de la membrane qui l'envelope. On dit, que ses usages sont de purger la masse du sang, de sa plus grosse bile, ayant à cét effet une petite bourse membraneuse, atachée en sa partie cave, qui en est toute remplie, comme on dit que son voisinage sert, à cause de sa chaleur, à la digestion qui se fait dans l'estomach.

Les blessures du foye sont mortéles, non seulement à raison de son office, mais encor pour le grand nombre des vaisseaux, dont il est plein jusques dans le fond de sa substance. *Les blessures du foye.*

La râte, est une partie dissimilaire, & organique, faite en langue de beuf, dont la chair, ou le parenchyme est d'un rouge brun, & plombé, elle est toute spon- *La râte.*

gieuse, parsemée dans toute sa substance, de quantité de veines, & d'arteres, & couverte, comme le foye, d'une membrane tres-deliée : Son office est, à ce qu'on dit, de décrasser la masse du sang, & de la purger de sa lie, qu'on croit servir de levain, pour la fermentation qui se fait de la nouriture, dans l'estomach, où elle se décharge par un petit canal, apellé *vas breve* : cette partie est la plus inconstante, & la plus bizâre de toutes celles du corps ; car quoi que naturélement elle soit logée fort proche de l'esto-

La bizarerie de la râte. mach, & ne décende pas plus bas, que la derniere coste, elle ne laisse pas d'étendre sa situation de toutes parts, & de changer souvent de figure, aportant dans ses déreglemens, & dans ses courses, mille fâcheux accidens.

Les playes de la râte. Les playes de la râte sont mortéles, à cause des artéres & des veines, dont elle est toute remplie, & neautmoins elle n'est pas si absolument nécessaire à la vie, qu'on ne puisse s'en passer, & en souffrir l'entiére extirpation.

Les reins. Les reins, ou les roignons, sont des parties dissimilaires, & organiques, qui sont destinées à recevoir dans les bassi-

nets, qu'ils ont au milieu de leur chair, ou parenchyme, les ferofités fuperfluës de tout le corps, pour les envoier de là, dans la veffie : ils font couchés fur les lombes, ou le bas du dos, & cachés entre la doublûre, ou le redoublement du peritoine ; le droit, eft fouvent plus gros, & toujours plus bas, que le gauche;ils font tous deux revétus d'une membrane fort mince, & fort polie, & leur couleur eft femblable à celle d'une brique un peu blancheatre.

Les playes des reins, ne font pas autrement mortéles, fi ce n'eft qu'elles aillent jufques dans leurs baffins, c'eft à dire, dans le fond de leur fubftance. *Les playes des reins.*

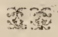
La veffie, eft une partie diffimilaire, & organique, affez bien reprefentée par la figure d'une bouteille, qui a fon col en bas ; elle eft tiffuë de trois diférentes membranes, dont celle qui eft exterieure, & celle du dedans, font tres-delicates, & celle d'entre les deux, plus dure, & plus épaiffe : elle eft affife fur le boiau rectum, ou boiau culier, entre les deux tuniques du peritoine, où elle eft foutenuë par fon fond, au moien de l'ouraque, qui va fe terminer au nœud du nom- *La veffie.*

bril : l'ouraque est un ligament, qui servoit autrefois de canal à l'enfant, au ventre de sa mere, par lequel il se déchargeoit de ses eauës, & qui est devenu le suspensoir de la vessie, depuis sa naissance ; de mesme que l'artere, & la veine ombilicales, sont devenuës les suspensoirs du foye, apres avoir servy à porter le sang, & la vie à l'enfant dans la matrice : le col de la vessie, est un peu charnu, long, étroit, & tortu dans les hommes, allant jusqu'à l'uretre, qui est le canal de la verge ; il est plus large, plus court, & tout droit dans les femmes, & aboutit à la guaine, ou au col de la matrice: dans les deux sexes, il est fermé à son extremité par un muscle rond, apellé sphincter, autrement dit portier, qui est là, pour empêcher les urines de s'écouler contre la volonté.

Les playes de la vessie Les playes de la vessie sont incurables, & mortéles dans son corps, à cause de la necessité de son office, & de sa tissure toute membraneuse ; celles de son col se cicatrisent assez facilement, comme il se voit apres la lithotomie, ou l'operation qui se fait pour la pierre.

La matrice La matrice est une partie dissimilaire,

& organique, charnuë, membraneuse, & cave, de la grosseur, & figure d'une poire, dont la pointe seroit en bas, son orifice interne, ou son entrée, ressamble tres-bien au museau d'un petit chien nouveau né; il est comme enchassé dans un canal membraneux & ridé, que nous avons nómé la guaine, & qu'on apelle encor l'étuy, le col, ou l'orifice externe de la matrice : elle a ses testicules à costé de son corps, mais plus petis, & plus plats que ceux des hommes, estant d'ailleurs rougeâtres, & envelopés de membranes semblables à des cûles de chauve-souris, qu'on nóme les trompétes, & les cornes de la matrice, par où ils fournissent de la semence dans son fond, pour concourir avec célle de l'homme, à la generation du fætus, ou de l'embryon, c'est à dire de l'enfant nouvélement conceu.



CHAPITRE VII.

Des parties dissimilaires contenuës dans la poitrine, ou le ventre moien.

POUR observer icy l'usage, il faut conduire jusqu'à la gorge, la ligne droite de l'incision cruciâle cy-dessus décrite, détacher la peau de dessus les costes de part & d'autre, separer les muscles, qui sont dessous, couper le sternon, ou la fourchette à l'endroit de ses nœuds, ou de son union avec les costes ; Voila les préparations qui précedent l'examen des parties de la poitrine ; mais on doit premierement faire entendre, comme nous avons dit pour le ventre, que l'étenduë de la poitrine est bornée en haut par les clavicules, ou les os des granges; dans toute sa circonferance, par les côtes, le cartilage xyphoïde, ou la fourchette, & les vertebres du dos (qui sont les os qui forment l'épine ;) & en bas, par le diaphragme, qui le separe comme un plancher, d'avec le bas-ventre ; que sa capacité interieure, est divisée en deux

Le medeastin.

par le milieu de haut en bas, au moien d'une grosse membrane apellée mediastin ; & que c'est là enfin, où sont conservés les principaux organes de la vie, qui sont le cœur, & le poûmon ; que le poûmon occupe le haut & le milieu, & que sous l'extremité de ses lobes, est caché le cœur, dont la pointe incline un peu du costé gauche, y estant enfermé dans une bourse membraneuse, qui se nóme péricarde, & qui est pleine d'une eau claire. *La situation du cœur & du poûmon.* *Le péricarde.*

La demonstration de tout cecy se commence par le diaphragme, qui paroit en bas, comme une grosse membrane charnuë, pourquoy il est apellé par quelqu'un un muscle rond, & cependant il n'en a pas la structure, ny la composition ordinaire, puisque tout au contraire des autres, il est garni de chair dans son circuit, & tout membraneux dans son milieu : il a encor cela de remarquable, qu'il est troüé en deux endroits, dont l'un est pour donner passage à l'aorte, ou grosse artére du cœur, qui décend ; & l'autre, à la veine cave, ascendante du foye : on asseure encor que quand il arrive, qu'il est percé, par quelque accident, dans son *Le diaphragme apellé muscle.*

centre nerveux, on meurt en riant ; mais il faut prendre ce ris, qui s'apelle Sardonien, pour un effet de la convulsion, que soufrent alors les levres de la bouche, avec lesquelles il a correspondance par ses nerfs.

Le diaphragme estant coupé, on leve la fourchéte, & aprés l'avoir renversée sur le visage, on fait observer, comme le mediastin luy est fortement ataché dans toute sa longueur, faisant la separation du costé droit de la poitrine, d'avec le gauche, en se redoublant dans cét endroit, apres avoir revétu toutes les parties du dedans, & les costes, où cette membrane se nóme la pléure, de là vient qu'on nóme pleuresie les douleurs de costé, & les abcés qui s'y formenr.

D'où vient la pleuresie.

Le poûmon paroit aussi-tost, dans la situation que nous luy avons donnée, c'est à dire dans le lieu le plus élevé, servant de pavillon au cœur, qu'il couvre de l'extremité de ses aîles, & qu'il rafraichit par la respiration, qui est un mouvement continuel, composé de ces deux autres, qu'on apelle inspiration, & expiration ; l'inspiration est celuy par lequel il s'enfle, & se remplit d'air, pour le por-

La respiration est composée de deux mouvemens.

ter au cœur ; & l'expiration est cét autre, par lequel il s'affaisse, & pousse dehors ce même air, sortant du cœur tout échauffé, & tout crasseux : sa chair ou son parenchyme, est d'une substance rare, legere, poreuse, & pleine en dedans de petis tuiaux cartilagineux, apellés bronchies, qui sont pour donner un passage libre à l'air entrant, & sortant : on luy compte ordinairemant cinq lobes, ou lambeaux, qui se distinguent seulement par bas ; sa couleur est d'un rouge clair & vermeil, comme le sang dont il se nourit, & la membrane qui le couvre exterieurement, est tres-fine & tres-delicate.

Les playes du poûmon. Les playes du poûmon sont toujours tres-dangereuses, souvent incurables & mortéles, à cause de la necessité de son office, & de son mouvement continuel, qui est un empéschement à leur cicatrisation.

La trachée artére. La trachée artére, est un long canal, par où passe l'air qui entre & qui sort du poûmon ; elle est formée de plusieurs anneaux cartilagineux un peu ouverts par devant, & fermés seulement d'une membrane, pour laisser le passage de la nouriture entiérement libre à l'œsopha- *L'œsophage.*

ge, qui est un autre canal membraneux, couché sous celuy-cy : l'un & l'autre commencent à l'entrée de la gorge, & font conjointement le chemin jusqu'au poûmon, ou la trachée artere se perd, pour y produire ses petis tuiaux, apellés bronchies, que nous venons de remarquer ; & l'œsophage décend tout seul jusqu'à la bouche superieure de l'estomach.

On peut aprandre icy que la respiration est encor beaucoup aidée, par l'action du diaphragme, celle des muscles, qui couvrent les costes exterieurement, & interieurement, & de tous ceux du ventre inferieur, quoi qu'on puisse dire, que celle des derniers, est particulierement emploiée à faire le mouvement peristaltique des boiaux, c'est à dire à faire la compression successive, qui sert à faciliter le succement du chyle de l'estomach, & à le bulleter pour en separer le gros excrément, & le faire couler dehors par les intestins, dans les épreintes qui se font; comme elle est encor tres-utile aux femmes, dans le temps de l'acouchement, pour seconder les efforts que fait l'enfant à la sortie de la matrice.

Ce que c'est que le mouvement peristaltique des boiaux

Le Cœur, eſt parmi les autres parties, ce que le Roy eſt parmi ſes Sujets ; il eſt au milieu du corps, comme luy dans la capitale de ſon Royaume, & le poûmon luy dreſſe une eſpéce de trône, où il tient ſes aſſiſes en ſouverain : ſon parenchyme, ou ſa chair, eſt la plus dure & la plus ſolide de toutes celles qu'on peut trouver ; il eſt de figure pyramidâle, ſa partie ſuperieure, s'apelle la baſe, & l'inferieure, la pointe ; il a des ouvertures profondes à ſes coſtés, pleines de lacis fibreux, qui ſe nôment ventricules droit, & gauche, n'eſtant ſeparés dans le fond, que par un paroy de l'épaiſſeur d'un demi travers de doigt au plus : les entrées de ces ventricules ſont gardées par deux petites oreillétes, ou capuchons, ſous leſquels on obſerve qu'il y a des valvûles, ou des eſpeces de pont-levis, qui ſont là, pour empeſcher le cœur d'eſtre ſuffoqué, par l'abord tres-impétueux du ſang : Son mouvement eſt double, l'un par lequel il ſe dilate, qui s'apelle diaſtôle ; & l'autre par lequel il ſe reſſerre, qui s'apelle ſiſtôle : par le diaſtôle il s'emplit en ſe dilatant ; & par le ſiſtole, il ſe vuide en ſe reſſerrant ; & les arteres de

Le Cœur.

Le cœur a deux ventricules.

Le diaſtole & le ſiſtole.

tout le corps ne se dilatent que quand il se resserre, & quand elles se dilatent, c'est alors qu'elles batent, & le cœur bat en mesme temps qu'elles, en se resserrant.

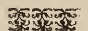
C'est encor dans la dilatation qu'il reçoit l'air, qui luy est aporté du cœur, par le poûmon; & c'est dans la contraction, qu'il pousse dehors les vapeurs fuligineuses qui s'y rencontrent; en quoy il répond parfaitement aux deux temps de la respiration, dont nous venons de parler.

Enfin il est conservé dans le pericarde, qui est une bourse membraneuse, remplie d'une eau tres-claire, qu'on dit estre là pour son rafraichissement, à la maniére de celle qui moüille la meûle du gagne-petit : on en ignore encor l'origine, & on n'en sçait pas trop bien l'usage, & quelques-uns ont pensé mesme que cette eau, & cette bourse n'estoient pas absolument necessaires à la vie, depuis qu'il a esté raporté dans Columbe, qu'aiant ouvert un de ses écoliers, il avoit trouvé son cœur sans eau, & sans péricarde,

Il est aujourd'huy reconu pour le prin-

cipal Auteur du sang, comme il l'a toujours esté de la vie, & la circulation de cette précieuse liqueur par tout le corps, n'est à proprement parler, que le roulement continuel qui se fait de ce céntre, à la circonference, & de la circonference à ce centre, je veux dire du cœur, aux extremités des parties, & de ces mesmes extremités, au cœur.

D'où il n'est pas mal aisé de croire, que les blessures d'un viscere si noble, & si necessaire, ne soient absolument mortéles, & ne tüent mesme sur le champ; mais avec cette circonstance néantmoins, qu'il faut qu'elles penetrent un peu avant dans sa substance, car autrement ou pouroit survivre de quelques heures, & mesme de plusieurs jours, à celles qui ne seroient que legeres, comme je l'ay veu à Paris, au temps de mes études. *Les playes du cœur.*



CHAPITRE VIII.

Des parties dissimilaires contenuës dans la teste, ou le ventre superieur.

APRES qu'on a tâché de prouver que la teste est la plus noble partie du corps, parce qu'elle est le siege de l'ame raisonable, & qu'en elle reside le principe du mouvement, & du sentiment; on décend au détail de sa composition, & on fait entendre, qu'elle a deux sortes de parties, dont l'une est exterieure, charnuë, & osseuse, qui s'apelle crane; & l'autre est interieure, membraneuse & molasse, qui se nóme le cerveau, ou la cervéle.

Puis on vient à l'examen de ce crane, & on dit qu'il est couvert de deux membranes; que la premiére, c'est la peau qui s'y trouve toujours fort épaisse, & toute garnie de poils pardessus; & que la seconde, c'est le pericrane, qui est beaucoup plus mince, mais pourtant assés dur, & fortement colé sur l'os; que ce pericrane estant contu, ou déchiré,

peut causer de grans accidens, par le cómerce qu'il a, à travers les sutures, avec les deux membranes du cerveau ; que le crane entier qui luy sert de boëte, est composé de sept tessons, ou de sept piéces d'os, de diférente figure & grandeur ; qu'il y en a deux pour le front, apellés os frontal droit, & gauche; deux, pour le milieu de la teste, sçavoir l'os pariéral, ou coronal droit, & gauche ; un cinquiéme sur le derriere de la teste, nomé occipital, avec deux autres en bas, & à costé, vers les oreilles, qu'on apelle squammeux, ou écailleux, à cause qu'ils ressamblent à des écailles d'huitre ; & leurs extremités portent encor le nom d'os petreux, par le raport qu'ils ont par ces bouts, avec des morceaux de rocher.

Il y a sept tessons au crane.

Où il faut obsérver, que dans l'épaisseur de tous ces tessons, à la reserve des petreux, il se trouve un tissu de vénules, & d'artérioles destinées pour leur nouriture, qui se nôme diploë, & fait la distinction des deux tables du crane, c'est à dire de la partie superieure à ce diploë, qui s'apelle la premiere table ; & de sa partie inférieure, jusqu'aux membranes

Le diploë.

Les deux tables du crane. du cerveau, qui se nóme la seconde table: or il arrive souvent que la premiere de ces tables peut estre cassée, sans que la seconde le soit, & pour lors il n'est pas necessaire de porter le trepan plus avant, celuy qu'on apelle exfoliatif estant sufisant; mais il peut estre aussi, que la seconde sera cassée, sans que la premiere le soit, ce qui se fait alors par la force du contrecoup, & cét accident demande le trepan entier, pour l'execution duquel, il faut avoir des preuves de sa necessité, par les signes qu'on apelle rationaux.

On fait encor remarquer, que tous ces os, ou tessons sont unis & liés ensemble *Les sutures du crane.* par des sutures, ou de grosses coutures, qui ont chacune leur nom particulier; que celle qui commence au milieu du front, & quelquefois à la racine du nez, montant en droite ligne jusqu'à la pointe de l'os occipital, s'apelle suture sagitâle; celle qui passe en croisant pardessus la teste, & qui vient achever son cercle au dessus du nez, s'apelle suture coronâle; celle qui acompagne l'os occipital, representant comme luy, la figure d'un pignon de maison, s'apelle suture lambdoïde; & celles qui atachent les os

squammeux,& petreux derriere les oreilles, avec les parietaux, s'apellent futures de dents de peigne.

On ajoûte, que l'usage de toutes ces futures, est de donner passage aux vaisseaux, de suspendre la dure-mere, de laisser au cerveau des issuës libres, pour exhaler ses vapeurs, avoir le moien de se dilater, & terminer dans ces lignes la cassure d'un tesson, qui passeroit à la fois à tout le crane. *L'usage des futures*

Il faut aprandre icy, que le trepan qui se fait pour les playes qui sont à l'endroit des futures, se doit toujours apliquer aux deux costés, & non pas dessus, à cause de la membrane du cerveau qui est suspenduë par là, qu'on ne doit pas irriter, & pour l'épanchement du sang qui se fait également à droit, & à gauche, par cette separation. *Il ne faut apliquer le trepan sur les futures.*

On avertit aussi, que le péricrane qui est la membrane qu'on trouve étenduë par tout ailleurs sur le crane, en est détaché à l'endroit des tempes, où il passe pardessus le muscle temporal, & s'y rejoint apres, comme devant; d'où il arrive que les playes dans ce lieu sont tres-dangereuses, quoi que superficiéles, parce *Les playes des temples tres-dangereuses.*

que le pericrane s'y trouvant beaucoup exposé, il reçoit facilement des ofenses, qu'il communique au cerveau.

Et pour entrer en considération de la partie interieure de la teste, on fait entendre que le cerveau, ou la cervéle, est conservée dans le crane, comme dans une boëte d'os, dont elle remplit toute la capacité; qu'elle y est separée en grand, & petit cerveau, ou cervelet; que le grand occupe le devant, le dessus, & les costés de la teste, & que le petit, est logé tout à fait sur le derriére.

Ensuite on fait conoitre, que toute la masse y est envelopée de deux membranes, dont celle de dessus, plus forte, & plus épaisse, se nóme dure-mere, & l'autre qui est dessous, plus foible, & plus deliée, pie-mere, & toutes deux, premiere, & seconde méninges, qui divisent ensemble le grand, & le petit cerveau, par leur milieu, de devant en derriere, en s'y repliant, & faisant cette grosse taye double, qu'on nóme la faulx, ou la faucille; ce qui fait qu'on n'a point de peine à rendre raison, pourquoy la migraine, & la paralysie, arrivent souvent dans un des costés de la teste, sans que l'autre

ſe reſſante de la douleur, ou tombe dans le meſme interdit.

Mais pour examiner à veuë toutes ces choſes, il en faut venir à l'ouverture du crane, pour laquelle on ſe ſert d'une ſcie à main, commençant par le milieu du front, en travers, & emportant le deſſus du teſt, en forme de calóte, apres toutefois en avoir ſeparé la peau, & levé les quatre coings d'une incifion cruciále, telle que nous l'avons pratiquée pour le ventre, & qui ſe fait icy, en la coupant depuis le front, juſqu'au derriere de la teſte, & d'une oreille à l'autre, paſſant par le ſommet. *Comment on ouvre le crane.*

C'eſt dans la levée de la calote du crane ſcié, qu'on découvre tres-bien les diférences des teſſons, par celles des ſutures, & qu'on reconoît parfaitement le cómerce étroit du pericrane avec les meninges, ou les membranes du cerveau, par les grandes adhérances qu'ils ont enſemble, & la dificulté qu'on a de les rompre.

Cela fait, on aperçoit d'abord toute la ſubſtance du cerveau, qui a pendant la vie un double mouvement, comme le cœur; ſçavoir l'un par lequel il ſe dilate,

en attirant à soy le sang dont il a besoin pour sa nouriture, & la fabrique des espris animaux; & l'autre par lequel il se resserre, pour pousser au loin, ces mesmes espris par les nerfs.

La distinction du grand, & du petit cerveau, & la division, de l'un, & de l'autre en partie droite, & en partie gauche, paroit aussi sensiblement au moien de la faulx, qui est formée dans leur milieu, par la rencontre, & le repliement des deux meninges, qui sont étenduës sur toute la substance, & au travers desquelles, on aperçoit facilement des anfractuositez & des sillons, semblables aux circonvolutions naturéles des boiaux, avec de pareilles ramifications de veines, & d'arteres; & à mesure qu'on coupe cette masse par roüéles (comme c'est la maniére de la dissequer) on remarque qu'elle a deux sortes de substance, dont celle de dessus, est grisâtre & mole; & celle du fond, plus blanche, plus solide, & presque calleuse, l'une & l'autre ayant ses ventricules, ou fosséttes, en forme de petis creusets, qu'on dit estre destinés pour servir de forge aux espris animaux, & nourir la racine des sept pairs de nerfs,

L'usage des ventricules du cerveau.

qui en sortent, pour les distribuer dans les organes de tous les sens.

Le ceruelet se découvre ensuite, estant posé sur le derriére de la teste, justement au dessus de l'épine, dont la moële blanche, n'est autre chose qu'une portion de sa substance alongée jusqu'au croupion: cette substance du cervelet, est encor plus solide, que celle du grand cerveau; & c'est de ses ventricules, & de son fond, que partent les trente pairs de nerfs, qui sont emploiés aux grans mouvemens de tout le corps.

Il resteroit de parler en cét endroit, des extremités du corps, pour satisfaire à toutes les parties de la division generale que nous en avons faite; mais les bras, & les jambes, n'estant pas de consequence, comme le reste, on doit se contenter de ce que nous en avons dit, au Chapitre troisiéme, où le Lecteur aura recours si bon luy semble.

CHAPITRE IX.

Des Tumeurs, & des Apostemes.

QUAND nous parlons icy de tumeurs, nous entendons celles qui sont maladives, & non pas les naturéles, comme sont la bosse qui paroit au ventre d'une femme enceinte, ou bien les tetons d'une nourice, que nous ne prétendons pas loger dans ce Chapitre.

Dans le premier sens, qui est aussi celuy de tous les Medecins, la tumeur, & l'apostéme passent pour une mesme chose parmi les Arabes, qui les confondent absolument, au lieu que les autres y mettent cette diférence, qui est, que les apostémes sont toujours, & vrayement des tumeurs, mais toutes les tumeurs, ne sont pas des apostémes; parce que les apostémes se faisant ordinairement par fluxion, & brusquement, aussi viénent-ils presque toujours à supuration; ce qui n'arive pas à toutes les tumeurs, dont celles qui se font par congestion, & lentement,

Diférence des tumeurs, & apostémes.

tement, ne ſupurent jamais, ou rarement, comme les ganglions, les loupes, les verrües, les deſirs, & pluſieurs autres.

D'ailleurs on peut dire, qu'il n'y à point du tout de diférence entre les Apoſtémes, & les abcéz, ſi ce n'eſt dans le mot, puis qu'apoſtéme, eſt un terme grec, & abcéz un terme latin, qui ſignifient tous deux la meſme choſe. *Apoſtemé & abcez ſont meſme choſe.*

Apres ces explications rigoureuſes, nous pouvons établir, que la tumeur eſt une élevation, eminence, enflure, où groſſeur maladive, qui bleſſe l'action de la partie où elle eſt; & pour en faire concevoir avec netteté toutes les eſpéces, nous ajoûtons, que toutes les tumeurs arrivent ſeulement par deux ſortes de voie, dont l'une s'apelle fluxion, & l'autre de congeſtion; que la tumeur, qui ſe fait par voie de defluxion, c'eſt celle, dont la matiére, où l'humeur coûle, & ſe décharge en tres-peu de temps, d'une partie, ſur une autre plus foible; & la tumeur, qui ſe fait par voie de congeſtion, c'eſt celle, dont la matiére ou l'humeur indigeſte, & groſſiére s'amaſſe petit à petit, & fait *Ce que c'eſt que tumeur.* *Voie de fluxion & de congeſtion.*

sejour dans une partie foible, & mal conditionnée, où elle se corrompt.

Les diverses sources, des tumeurs.

Quant à leurs diférences particulieres, elles se puisent de diverses sources ; car les unes se prénent des humeurs naturéles, non mélangées ; les autres de leur melange ; les unes des humeurs corrompuës ; & les autres des accidens qui les accompagnent, ou de la ressamblance qu'elles ont avec certaines choses.

Quatre premieres diferences, de tumeurs.

Les premieres, se tirent de la masse naturéle du sang, & font ces quatre espéces de tumeurs, qu'on appelle phlégmon, érysipele, schirre, & œdéme, à cause des quatre sortes d'humeurs, qu'elle contient, qui sont le sang, la bile, la melancolie, & la petuite.

Ce que c'est que phlegmon

Le phlegmon, est une tumeur faite par voie de fluxion, ou par un dépost de sang, dans une partie, à laquelle il donne de la rougeur, de la chaleur, de la tension, & de la douleur avec bâtement; où bien, on peut dire en peu de mots, que le phlegmon est une tumeur, sanguine, acompagnée de rougeur, de chaleur, de tension, & de douleur avec bâtement.

L'érysipele, est une tumeur produite

dans une partie, par la fluxion ou le depost d'une portion de bile, qui n'éleve pas beaucoup la peau, mais qui courre, & luy donne sa couleur jaunâtre, de la chaleur, & des picotemens douloureux ; où si l'on veut, l'érysipele est une tumeur, bilieuse, & jaunâtre, qui paroit, & qui court, à fleur de péau, avec des sentimens de chaleur, & des picotemens.

Ce que c'est qu'érysipele.

Le schirre, est une tumeur durâtre, assez élevée, de couleur brune,& plombine, sans douleur considerable, causée par la fluxion, ou le depost d'une humeur terrestre, & mélancolique ; ou bien, le schirre est une tumeur mélancolique, de couleur brune, durâtre, & presque indolente.

Ce que c'est que schirre.

L'œdéme, est une tumeur pâle, môle, & peu sensible, qui se fait par la fluxion ou le depost d'une humeur pituiteuse; ou si l'on veut, l'œdéme, est une tumeur pituituse, pâle, môle,& peu sensible.

Ce que c'est qu'œdéme.

Les sécondes diférences de tumeurs, qui viénent du mélange de ces quatre humeurs naturéles, sont aussi nombreuses, qu'il s'en peut faire d'associa-

Deux diférences des tumeurs, les lu

meurs naturéls mélangées.

tions diférentes, & pour lors, on leur donne le nom de l'humeur qui prédomine, avec celuy des autres en adjectifs; par exemple, s'il se fait une tumeur, dans laquelle il y ait de la bile, & du sang meslez ensemble; si c'est le sang qui predomine, & qui l'emporte sur la bile, la tumeur s'appellera un phlegmon érysipelateux; ou bien si c'est la bile, qui predomine, & qui l'emporte sur le sang, elle s'appellera un érysipele phlégmoneux; ainsi on dira un phlégmon œdemateux, un œdeme phlégmoneux, un schirre érysipelateux, & le reste.

Trois diférences de tumeurs par les humeurs corrompuës

Les troisiémes diférences des tumeurs, qui sont faites des humeurs naturélles, alterées, ou corrompuës, par un mélange extraordinaire, sont celles qu'on apelle autrément bâtardes, dont il y à seulement trois espéces, qu'on nome melicéris, stéatome, & athérome.

Ce que c'est que le melicéris.

Le melicéris, est une tumeur faite d'une humeur bilieuse melangée, alterée, & corrompuë, qui a du raport avec le miel, pour sa couleur, & sa consistence.

Ce que c'est que le stéatome

Le stéatome, est une tumeur faite d'une humeur melancolique melangée, alterée,

& corrompuë, qui à du raport avec la graisse, ou le suif, pour sa couleur, & sa consistence.

L'athérome, est une tumeur faite d'une humeur pituiteuse, melangée, alterée, & corrompuë, qui à du raport avec la boüillie, pour sa couleur, & sa consistence. *Ce que c'est que l'athérome.*

Remarqués icy pour le traitément, que ces sortes de tumeurs ayant cela de particulier, que leur matiére est enfermée dans des Kistes, ou des membranes, semblables aux gâves des volailles, on doit prendre grand soin de les extirper, apres les avoir ouvertes, ou de les consumer dans le temps qu'on les guérit par la supuration, afin de ne pas laisser de giste tout prest, à de nouveaux amas.

Les quatriémes diférences des tumeurs, qu'on établit sur la ressamblance qu'elles ont, avec certaines choses, sont celles dont le mélange, & l'alteration ne paroissent pas si extraordinaires, qu'on ne puisse bien les raporter à quelqu'une des espéces que nous vénons d'expliquer; mais qui se nóment de telle, ou telle maniére, par la seule raison *Quatre diférences des tumeurs par les humeurs ; a-tuélé mélangées, à cause de leur ressamblance.*

qu'elles represantent telle, ou telle chose ; comme sont, par exemple, les cloux, les charbons, les taupes, les cancers, & le reste, parce que les cloux, sont des tumeurs, qui ont une teste, & sont des douleurs aussi vives, & aussi profondes que celles qu'on ressentiroit d'un clou, qu'on auroit enfoncé dans la partie ; les charbons, sont des tumeurs qui donnent à la partie une chaleur pareille à celle du feu ; les taupes, sont des tumeurs, qui ont la figure ronde, & élevée, & qui ressamble fort bien à la figure de cét animal, dont elles portent le nom ; les cancers fermés, & ouverts, sont des tumeurs, qui s'arrestent & s'atachent opiniatrement aux endroits où elles sont, comme les cancres, ou les écrevisses ; & qui sont environnées de quantité de veines gonflées, & noires, comme cét animal est plein d'un grand nombre de pates dans son circuit.

Ce que c'est que cloux.

Le charbon.

La taupe.

Le cancer.

On peut compter encore parmy les tumeurs maladives, toutes les espéces d'hydropisie, & de décente, avec d'autant plus de justice qu'elles en sont des plus considerables, & des plus facheu-

ses ; & sans nous mettre en peine sous lesquelles des espéces alleguées, il faudroit les ranger, occupons nous à les décrire avec les autres, pour en laisser au moins une legere idée. *Les hydropisies & les décentes sont des tumeurs.*

Il y a trois espéces principales d'hydropisie, qui sont aussi les plus grandes de toutes les tumeurs ; sçavoir est, l'ascite, la Tympanite, & l'anasarque. *Il y a trois espéces d'hydropisie.*

L'ascite est une espéce d'hydropisie, qui cause la tumeur de tout le bas-ventre, par une abondance d'eaües retenües dans sa capacité. *L'ascite.*

La Tympanite, est une espéce d'hydropisie, qui cause la tumeur de tout le bas-ventre, par un amas de vents enfermés dans sa capacité : Elle est appellée Tympanite, parce que la grande tension, qui est pour lors à la peau, la fait résoner comme un tambour, quand on la touche d'une chiquénaude. *La Tympanite.*

L'anasarque, est une espéce d'hydropisie, qui cause la tumeur, non seulement du bas-ventre, mais encor de toutes les autres parties, qui sont boursouflées, par l'épanchément, & l'amas d'une matiére pituiteuse, épaisse, & glaireuse, *L'anasarque.*

contenuë entre chair, & cuir.

Hydropisies particulieres. Outre celles cy, qui sont generales, il y en a d'autres, qui sont particuliéres à chaque partie, comme celle de la teste, qu'on appelle hydrocéphale, celles de la matrice, de la poitrine, du nombril, des aines, & des bourses, quoyque ces trois dernieres, puissent aussi bien passer au nombre des décentes, comme nous allons voir.

Il y à cinq especes de décentes. Il y a particuliérement cinq espéces de décentes, autrément dites hergnes, hernies, ou rompûres, qui se nôment Exomphale, épiplocéle, enterocéle, sarcocéle, & cirsocéle.

L'Exomphale. L'Exomphale est une espéce de décente, qui fait une tumeur au nombril, par la sortie de l'épiploon, ou de quelque boiau.

L'Epiplocéle. L'épiplocéle, est une espéce de décente, qui fait une tumeur dans les aines, & dans les bourses, par la chûte de l'épiploon, dont elle porte le nom.

L'enterocéle. L'enterocéle, est une espéce de décente, qui fait une tumeur dans les aines, & dans les bourses, par la chûte de quelque boiau; & on l'appelle bubonocéle, lorsque la tumeur commence à paroître

aux aines, representant la figure d'un hiboux, pourquoy elle est ainsi nomée, soit qu'elle se fasse, par la sortie de la coëfe, ou épiploon; soit qu'elle se fasse, par la sortie d'un boiau.

La sarcocéle, est une espece de décente, qui fait une tumeur dans les bourses, par une excrescence de chair.

La cirsocéle, est une espece de décente, qui fait une tumeur dans les bourses, par des varices: Or les varices ne sont autre chose, si non des nœuds, ou des boutons de veines, dilatées, & élargies par quelques efforts, & remplies d'un amas de sang grossier, & melancolique. *La [illegible] céle.*

Outre les espéces de décentes cy-dessus, il y à encor celles qui sont causées par des eaües, où par des vents, ou par tous les deux meslés ensemble qu'on n'apelle décentes, que parceque la chute s'en fait dans les mesmes endroits, ou les autres se font, & qu'on pourroit absolument, & plus justement nómer hydropisies, n'estant produites, comme elles, que par des eaües, & par des vents; la premiere espéce, s'appelle hydrocele; la seconde, pneumatocéle; & la troi- *Ce que c'est que [illegible].*

ſiéme, qui eſt faite du melange des deux, hydropneûmatocéle, ſans diſtinction des lieux, où elles arrivent

CHAPITRE X.

Des conſidérations néceſſaires au chirurgien dans le traitement des apoſtémes, & des tumeurs, en general.

Les tumeurs par congeſtion plus dificiles que les tumeurs par fluxion.

TOutes les tumeurs ſe faiſant generalément de deux manieres, ou par la voie de fluxion, ou par la voie de congeſtion, & d'amas, comme nous avons dit, ſur ce premier fondement, le Chirurgien doit tenir pour maxime aſſeurée, que les dernieres ſont toûjours plus rebéles aux remedes, que les autres.

D'ailleurs il doit ſçavoir, que dans les tumeurs, comme en toutes autres maladies, on y diſtingue, quatre ſortes de cauſes generales, auſquelles il faut qu'il ait égard, dans le traitement; ſçavoir les cauſes antecedente, conjointe, interne, & externe, afin de pouvoir faire le diſcernement d'un mal, qui vient

du dedans, ou du dehors, & de celuy dont la cause prochaine, est entretenuë par une autre, qui est éloignée; car on appelle cause antecedente d'un mal, celle qui estoit désja, avant qu'il parût: & cause conjointe, celle qui fait actuélement, & qui nourit le mesme mal; comme on appelle cause interne, celle qui produit le mal, par la mauvaise dispoſition du dedans; & cause externe, celle qui luy donne la naissance, par quelque accident étranger, & du dehors; ainsi par exemple, dans un phlégmon, qui est une tumeur produite par le sang, on reconoît que la cause antecedente, c'est la plenitude & la chaleur de toute la masse qui est encor dans les veines; que la cause conjointe, c'est la portion de sang épanché dans la tumeur; que la cause interne, c'est la disposition particuliere des entrailles échauffées; & la cause externe, ce sont les exercices violents, les débauches, les chûtes, & le reste.

Surquoy faisant réflexion, & voulant satisfaire aux indications que portent toutes ces causes, il saignera pour diminuër la plenitude du sang, qui est la

cause antecedente ; il apliquera des linimens, & des caraplâmes propres, sur le sang qui fait la tumeur, pour dissiper la cause conjointe ; il aura soin de prescrire au malade un regime de vivre rafraichissant, pour calmer la chaleur extraordinaire, des entrailles, qui est la cause interne ; & il le contiendra dans le repos, & à labry, pour detourner la cause externe qui peut estre l'air, ou l'action trop grande.

D'ailleurs il faut qu'il considere particulierement dans les tumeurs, qu'il y à quatre sortes de temps, le commencement, l'angmentation, l'estat, & le déclin, suivant lesquels il doit se comporter aussi diversement, car dans le comencement, il s'apliquera à détourner la fluxion ; dans le progrés, ou l'aumentation, il apaisera le feu, & les autres accidens. & tachera de fixer l'humeur, qui fait la fluxion ; dans l'estat, ou la consistance : il resoudra puissamment, ou procurera la supuration ; & dans le déclin, il achevera de resoudre, ou bien s'il supure, il nétoiera l'ulcere, & le desseichera.

Il y a quatre temps dans les tumeurs.

Mais apres tout cela, le Chirurgien

ayant pour objet principal, la guérison des causes conjointes, & externes de tous les maux, les autres estant reservées au Medecin, il faut qu'il apréne, qu'il n'a que deux moiens generaux, pour les guérir toutes, qui sont la resolution, & la supuration, contre l'opinion de la plufpart, qui en ajoûtent un troisiéme, qu'ils apellent de delitescence, d'amortissement, ou d'endurcissement, que je ne crois pas recevable, puis qu'il est constant, qu'une tumeur ne doit pas passer pour estre entiérement guérie, tandis qu'il reste quelque chose de l'humeur qui l'a produite, ce residu blessant toujours en quelque façon la disposition naturéle de la partie où il est.

Il y a deux moyens principaux de guerir les tumeurs. La resolution & la supuration.

Ainsi n'admettant que les deux premiers, il faut qu'il tiéne pour maxime generale, que la voie de resolution, est toujours preferable à celle de la supuration, si ce n'est dans les trois cas suivans, pour lesquels il est necessaire de beaucoup de circonspection ; sçavoir est 1°. lorsque la tumeur est l'effet d'une crise. 2°. lorsque la matiére, ou l'humeur enfermé dans la tumeur, est fort abondant. 3°. lors qu'il y a soupçon de

La resolution est preferable à la supuration, hormis en trois cas.

malignité, ou de peste; car pour lors, non seulement la supuration est à preferer, mais encor il faut la procurer par tous moiens, & l'avancer par le fer, & par le feu, mesme avant la maturité des matiéres.

Les cinq regles à observer pour les incisions.

Enfin le Chirurgien doit se souvenir, qu'il est des regles de son art, pour faire avec succés toutes les incisions requises, & necessaires, de les accompagner toujours de ces cinq conditions, ou circonstances, qui sont. 1°. de faire les ouvertures dans les endrois, où les matieres paroissent plus meures. 2. que ce soit là où elles ont plus de pente naturéle pour s'écouler. 3°. de couper les chairs suivant la rectitude, ou la droiture de leurs fibres, ou filets, & non pas en travers. 4°. d'éviter la renconrre des grans vaisseaux, des nerfs, des tendons, & des ligamens. 5°. de ne pas vuider tout á coup les humeurs, lorsque les abcés sont considerables & grans: Par la premiere précaution, il épargnera de la douleur au malade; par la seconde, il déchargera heureusement tout le pus; par la troisiéme, il facilitera la reünion de la playe; par la quatriéme, il évitera

ra les grans & facheux accidens, tels que sont les hæmorrhagies, ou flux de sang, les convulsions, les estropiemens, & le reste; & par la cinquiéme, il ne se verra pas dans le risque de faire tomber son malade en syncope, ou dans la defaillance de cœur, par la trop grande, & trop promte dissipation qui se feroit à la fois, des esprits, & de la chaleur naturéle, avec les humeurs, dans une évacuation trop abondante, & précipitée.

CHAPITRE XI.

De la Myologie, ou de la nature, des noms, de l'usage, & du nombre des muscles du corps humain.

LEs Muscles estant le sujet le plus ordinaire des playes & des ulceres, il est sans doute que cette relation & ce raport, ne nous permet pas d'entreprandre de parler de ceux-cy, sans avoir auparavant fait conoître la nature de ceux-là.

Pour aprendre donc, en quoy consiste la nature du muscle, il ne faut que

refléchir ſur la diférence des parties qui le compoſent, & que nous avons expliquées déja aſſez au long, en décrivant toutes les parties ſimilaires,

Ce que c'eſt que muſcle. En effet il me ſemble, qu'on ne peut en donner une idée plus claire, plus naturéle, ny plus compléte qu'en diſant, que le muſcle eſt une partie organique, composée de chair, de nerf, de fibres, de tendon, de ligament, de veines & d'arteres, envelopez d'une membrane qui le diſtingue, & en forme un corps ſeparé par là des autres, pour ſervir au mouvement;ſi ce n'eſt qu'on aime mieux dire, que le muſcle, eſt un corps formé d'une certaine portion de chair, ſeparé des autres par une membrane particuliére, & deſtiné au mouvement de quelque partie.

Pour entendre encor mieux cecy, il faut ſçavoir les ſix choſes ſuivantes, qui *Six circonſtances du muſcle.* ſont, 1°. que toutes les chairs du corps, en quelque endroit qu'elles ſoient ſituées y ſont diſposées par muſcles, & ont leur diſtinction particuliere, au moien des membranes qui les envelopent. 2°. qu'ils ſont preſque tous de diférente figure & grandeur, ſelon la qualité & le beſoin

des membres, aufquels ils font atachés, 3°. qu'ils ont en eux trois parties confiderables, qu'on apelle tefte, ventre, & queuë. 4°. que la tefte eft le lieu par où le nerf entre dans le corps du mufcle. 5°. que le ventre, fe prand, pour fon amplitude, & fon milieu. 6°. que la queuë, eft l'aboutiffement des fibres, ou des éfilemens du nerf, qui ont fervy à foûtenir les chairs, & qui forment à la fin le tendon, pour l'arrefter, & affermir fon action.

Le mufcle a deux mouvemens feulement.

D'ailleurs il faut ajoûter, que l'action du mufcle confifte en deux mouvemens feulement, qui font la contraction, & l'extenfion : car c'eft inutilement à mon fens, qu'on luy en donne encor trois autres, comme eftant tous diférens des premiers, fçavoir le roidiffement, le mouvement en rond, & celuy qu'ils apellent de decidence, puifque le roidiffement, n'eft precifément qu'une extenfion de tous les mufcles enfemble ; le mouvement en rond, leur extenfion, & leur contraction fucceffives ; & celuy de décidence, une fimple inaction, ou bien un relâchement entier, plutoft qu'un mouvement effectif.

D'où les muscles prenent leurs noms

Tous les muscles ont aussi leurs noms, qu'ils empruntent, ou de leur nature, ou de leur figure, ou de leur usage particulier, ou de la ressamblance qu'ils ont avec autre chose, ou bien de la pure fantaisie des hommes.

Par la raison de leur nature, il y a les peauciers; par leur usage, il y a les beuveurs, les amoureux, les portiers, par leur figure, il y en a de ronds, de demicirculaires, de triangulaires, de quarrés, de pentagones, & de droits; par leur ressamblance, il y a les piramidaux, les dentelés, les deltoïdes; & parmi ceux qui ont dépendu de la pure fantaisie des hommes, on peut compter en un mot, tous ceux qui n'entrent pas au nombre des choses que nous venons d'expliquer, laissant au Lecteur, le soin de les aller chercher à son loisir.

Pourquoy le nombre des muscles est incertain.

Pour ce qui est de leur nombre, quoi qu'on ne le puisse pas sçavoir absolument, soit par la dificulté qu'il y a de les conoître, ou de les separer tous; (en quoy la delicatesse des doigts, & la subtilité des yeux de l'ouvrier, font beaucoup); soit à cause de la bizarerie de la nature, qui se joüe, en donnant quelque-

fois plus aux uns qu'aux autres; (comme nous l'avons veu au sujet des pyramidaux); Dans cette incertitude, dis-je, nous ne laisserons pas, d'en faire icy le denombrement selon qu'il se pratique à l'ordinaire, & le plus courtement qu'il se poura, n'afectant à ce dessein d'autre disposition, que l'ordre des parties mesmes.

Donc pour commencer, nous disons qu'on en compte un de chaque costé, pour le front; un seul, pour le derriere de la teste; trois, pour les paupiéres de chaque costé, sçavoir un, pour les éléver, & deux, pour les abaisser; six, pour l'œil; trois, pour l'oreille; deux, de chaque costé du nez, sçavoir un interne, & un externe; douze, pour les deux lévres, qui sont répandus par toute la face, pour faire les diférens airs, & les divers mouvemens du visage; six, pour la machoire inferieure; dix, pour suspendre l'os hyoïde, qui est le soutien de la langue; quatre de chaque costé, pour la langue, qui est divisée en deux, par la ligne qu'elle a dans son milieu; huit de chaque costé, pour le larynx; trois de chaque costé, pour le pharynx; sept de

Le nombre des muscles de la teste.

chaque costé, pour mouvoir la teste; quatre de chaque costé, pour le col; six, pour l'épaule; neuf, pour le bras; quatre, pour l'avant-bras, ou le coûde; quatre encor, pour l'autre partie de l'avant-bras, ou le rayon; quatre, pour le carpe; deux, pour la paûme de la main; & vingt-sept, pour les doigts de chaque costé.

Nombre des muscles du col, des bras, & des mains.

Les muscles de la poitrine, & du ventre, tous servans à la respiration, sont au nombre de soixante-quatre, sans y comprandre le diaphragme: il y en a six, aux lombes; deux, aux testicules; quatre, à la verge; un, à la vessie; un à l'anus, ou trou du cul; deux, à l'estomach, sçavoir un, à l'entrée, & un, à la sortie; quatorze, à la cuisse; onze, à la jambe; six, au gros du pied; vingt-&-un de chaque costé, pour les orteils, ou les doigts du pied; tous lesquels ensemble, sans y comprandre le diaphragme, ny les deux pyramidaux, composent le nombre de quatre cens sept, dont on poura voir la description particuliere, avec les noms propres, chez du Laurens, Galée, & les autres, lors qu'on voudra se donner la peine de les feüilleter, dans les besoins,

Nombre des muscles de la poitrine & du ventre.

comme pour faire des incisions, & autre chose.

Nombre des muscles du corps humain, sans compter les deux pyramidaux, & le diaphragme.
407.

CHAPITRE XII.

Des Playes, & des Vlcéres.

IL n'y auroit presque pas de diférence entre les playes, & les ulcéres, s'il faloit s'arréter precisément aux termes de leurs definitions ordinaires; car si la playe (comme disent les Auteurs) n'est autre chose, sinon une division de partie nouvélement faite, avec douleur & perte de sang; & que l'ulcére ne soit que la mesme division de partie, dans laquelle il y a du pus, au lieu de sang, il s'ensuivra de là, que les playes ne dureront jamais plus d'un jour, le changement de sang en pus, se faisant ordinairement en vingt-quatre heures. *Le pus se fait en 24 heures.*

Mais cette doctrine des écoles, paroiſ-

sant trop sevére, & peu conforme à l'idée qu'on a de ces deux sortes de maux, & mesme à la commune façon de parler des Chirurgiens, il vaut beaucoup mieux s'atacher à un train plus populaire, & vuider cét embaras, en laissant à la playe, son nom de playe, jusqu'à son entiére guérison, si ce n'est, que venant à passer son terme naturel, elle ne degenére en ulcére absolu, par la mauvaise disposition du dedans, qui luy fasse perdre son nom, apres l'avoir fait changer de nature.

La véritable diférence de la playe & de l'ulcere

Ainsi pour expliquer les choses nétement, il faut dire que la playe, est une division de partie, nouvélement faite avec douleur, & perte de sang, qui doit estre guérie dans un certain temps limité, & préfix; & l'ulcére au contraire, est une division de partie, ou bien une playe faite depuis un certain temps, & qui n'a point esté guérie dans le terme ordinaire, à cause de la mauvaise qualité de son pus; de sorte qu'il demeure toujours pour constant, que les ulcéres succédent aux playes, comme les playes precédent les ulcéres, de quelque nature qu'ils puissent estre, & de quelque maniére

qu'ils arrivent.

Mais les unes, & les autres ſe font également par deux ſortes de cauſes, qui ſont internes, ou externes ; par les internes, il faut entendre, tout ce qui eſt capable de diviſer, de déchirer, & de rompre l'union naturéle des parties par dedans, ſoit en les piquant, ſoit en les rongeant, ou autrement, comme ſont les humeurs acres, & malignes, la retenuë d'une eſquille dans les chairs, & le reſte ; & par les externes, il faut entendre tout ce qui peut diviſer, déchirer, ou rompre l'union naturéle des parties par dehors, ſoit en les perçant, en les dilatant, en les froiſſant, ou autrement ; comme ſont les coups d'épée, & de bâton, les efforts, les chûtes, & autres choſes ſemblables. *Les playes & les ulcéres ſe font de cauſes internes & externes.*

De ces deux eſpéces de cauſes, on tire communément ces deux diférences, pour les playes, & les ulcéres, qui s'apellent accidentéles, au regard des premiéres ; & qui ſe nóment eſſentiéles, pour les ſeconds.

Les diférences accidentéles des playes, ſont celles qui les font apeller rantôt grandes, & tantôt petites ; dangereuſes, *Les diférences accidentéles des playes*

& ſans danger ; ſalutaires, ou mortéles, ſelon qu'elles occupent plus, ou moins d'eſpace, qu'elles ſont proche des varices, de grans vaiſſeaux, des tendons, & qu'elles penétrent avant, dans les chairs, ou qu'elles ſont ſuperficiéles ; qu'elles favoriſent la ſortie de quelque humeur onereuſe à la nature, ou bien qu'elles paſſent juſques dans la ſubſtance d'une partie noble, & abſolument néceſſaire à la vie.

Il y a cinq ſortes d'ulcéres. Les diférences eſſentiéles des ulcéres, ſont celles qui ſe prénent de leurs cauſes internes, & qui marquent les divers degrés de la pouriture, & de la malignité qui les nourit, & on en compte ſeulement de cinq ſortes ; ſçavoir de pouris, de coroſifs, de caverneux, de fiſtuleux, & de chancreux.

L'ulcére pouri L'ulcére pouri, c'eſt celuy dans lequel les chairs ſont moles, & croûteuſes, & le pus ou la bouë, viſqueuſe, puante, & d'odeur cadavereuſe.

Le coroſif. L'ulcére coroſif, c'eſt celuy qui par l'acreté, & la malice de ſa ſanie, ronge, cave, creûſe ſon trou, gaſte les chairs dans ſes bords, & les mortifie.

L'ulcére

L'ulcere caverneux, c'eſt celuy qui a ſon entrée étroite, & ſon fond large, dans lequel il y a encor pluſieurs autres trous pleins de ſanie maligne, ſans dureté, ny calloſité aux chairs de ſes lévres. *Le caverneux.*

L'ulcere fiſtuleux, c'eſt celuy qui a des trous longs, étroits, & profonds, avec beaucoup de dureté dans ſes bords, & dont la ſanie eſt tantôt virulente, & tantôt non. *Le fiſtuleux*

L'ulcere chancreux, c'eſt celuy dont les lévres ſont bourſouflées, dures, noüeuſes, & de couleur noirâtre, avec de groſſes veines tout à l'entour, remplies d'un ſang melancolique, & brûlé, qui a des trous ronds, & puants extraordinairement, par la mauvaiſe qualité de ſa ſanie. *Le chancreux.*

Les Chirurgiens ont coutume de ſe ſervir icy, de quatre ſortes de termes, pour exprimer les diverſes conditions des humeurs, qui découlent des playes, & des ulceres, les apellant tantôt ſanie, & tantôt pus, tantôt virus, & tantôt boüe, & voicy ce qu'ils entendent par ces mots. *Il y a quatre ſortes de matieres dans les ulceres, & playes.*

La ſanie, diſent-ils, eſt une humidité

Ce que c'est que sanie. aqueuse qui suinte en petite quantité des moindres ulceres, ou des playes, de la maniere à peu prés, comme on voit sortir l'eau des entailles qu'on auroit faites à un arbre verd, au temps de sa séve.

Le pus. Le pus, est un excrément abondant, épais, & blanc, comme le bon lait.

Le virus. Le virus, est une humeur aqueuse, de diverses couleurs, estant verdâtre, blancheâtre, & jaunâtre presque en mesme temps, avec des qualités de corosion, & de malice.

La boüe. La boüe, est un excrément épais, comme le pus, mais de diverses couleurs, & qui participe encor aux qualités de corosion, & de malignité du virus.

Ils disent d'ailleurs, que les playes, & les ulceres ont certains symptômes, ou accidens particuliers, qui les acompagnent ordinairement, ou qui les suivent, & ils en comptent jusqu'au nombre de sept, pour les playes, qui sont l'hæmorrhagie, c'est à dire le flux de sang, la grande douleur, l'inflammation, la fiévre, la convulsion, la syncope, ou la défaillance de cœur, & la gangréne, ausquels ils s'oposent aussi diversement,

Il y a sept accidens propres aux playes

arreſtant les hæmorrhagies, avec de l'eau ſimple, ou de l'eau ſtiptique, c'eſt à dire aſtringeante ; composée par des poudres, le bouton de vitriol, & le feu meſme : apaiſant les fortes douleurs, avec des linimens d'huile roſat, & de vinaigre ; des fomentations de laict, de cerfeüil, de laituë, & de plantain ; des cataplaſmes de mie de pain, de miel, & de blancs d'œufs frais batus ; éteignant le feu de la fiévre, par les ſaignées, le bon regime de vivre, & les apozemes rafraichiſſans ; empeſchant les convulſions, & la ſyncope, par l'uſage de potions vulneraires, & cordiâles; corigeant, & fixant enfin la pouriture qui cauſe la gangréne aux playes, par les lotions, faites avec une décoction de ſcordium, de bugle, d'abſynthe, de ſanicle, de centaurée, & de laurier dans du vin, ou bien avec la teinture d'aloës tirée par l'eſprit du vin, & une infinité d'autres, pour leſquels il eſt ſouvent neceſſaire de prandre l'avis du Medecin, les circonſtances particuliéres des maux fâcheux, obligeant quelquefois à chancher la métode ordinaire de les traiter.

Ce qui n'empesche pas que nous ne disions, pour le traitement des playes en general, que l'intention principale du Chirurgien doit estre, de procurer toujours, autant qu'il peut, la reünion des parties divisées ; & pour y reüssir, il observera seulement deux choses, qui sont de raprocher, de rejoindre, & de maintenir les parties ; & d'en écarter en mesme temps, tout ce qui peut faire quelque obstacle à la reünion : Pour la premiére, il y a quatre moiens, sçavoir les emplâtres, les astéles, les coussinets, & la couture ; & la seconde, consiste en deux points, qui sont, de n'enfermer jamais dans les playes, aucuns corps estranges, tels que sont des morceaux de bois, des esquilles d'os, & autre chose semblable, & d'avoir grand soin de tenir la playe netre, ne se servant pas de remedes qui la salissent, comme sont ceux qui sont onctueux, & gras.

Quelle doit estre l'intent on du Chirurgien dans le traitement des playes.

Les ulceres ont aussi leurs symptomes, & leurs accidens ; mais comme ils sont en grand nombre, nous nous contentons de declarer avec Hipocrate, que les plus grans & ceux qui en marquent l'estat le plus fâcheux, sont ces deux ; sçavoir

Deux accidens des u'ceres tres fâcheux.

le dégarnissement de poils, dans leur circuit, & la carie des os, qui sont dessous.

Icy l'intention du Chirurgien doit estre la mesme, que pour les playes, c'est à dire, que son but doit estre de travailler, autant qu'il le peut, à la reünion des parties, quoi que les moiens en soient bien diférens; car les ulceres ayant des causes internes, qui les entretiénent; il ne faut pas qu'il prétende, de les guérir par l'aplication simple des remedes exterieurs, s'il ne veut passer pour un ignorant, & un charlatan; mais apellant prudemment un Medecin à son secours, pour reformer les desordres du dedans, il s'apliquera uniquement de sa part, à mondifier, & desseicher les impuretés, qui abreuvent continuélement les chairs, & qui par leur mauvaise qualité, & leur sejour, empeschent les parties de se rejoindre, portant mesme quelquefois leur pouriture, & leur malice jusqu'aux os.

Les ulceres ne se guérissent pas comme les playes.

Promesses frivoles des Charlatans.

Veritable metode du bon Chirurgien.

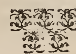
Enfin le temps requis, pour la guérison des playes, se prescrit pour l'ordinaire, suivant leur diverse nature, & leurs symptomes, ainsi on donne quarante

Temps de la guerison des playes, certain.

jours, ou six semaines, pour les grandes ; il ne faut que quatorze jours, ou trois semaines, pour les moiénes ; & on sçait, que les petites, se doivent cicatriser en sept jours, quand il ne se trouve pas de nouveaux accidens, qui en retardent le succés ordinaire.

Temps de la guerison des ulceres, incertain.

Il n'en va pas de mesme des ulceres, pour lesquels il n'y a pas de temps prefix ; parce que dépendans presque toujours des dispositions interieures, & cachées ; ils sont aussi fort sujets à se renouveler de temps en temps ; particuliérement, si on neglige l'usage des remedes nécessaires, par un defaut de soumission aux ordres du Medecin.



CHAPITRE XIII.

De l'Osteologie, ou de la nature, des noms, de l'usage, & du nombre des os du corps humain.

LA conoissance des os, est proprement celle du scélet, qu'on apelle autrement l'anatomie seiche, & qui n'est autre chose, que l'assamblage naturel, & universel de tous les os, qu'il faut absolument sçavoir, auparavant d'en entreprendre le r'habillement, ou la reduction, comme nous ferons voir dans le Chapitre suivant. *Ce que c'est que le scelet.*

Les os, (comme nous avons dit ailleurs,) sont les parties les plus dures, les plus seiches, les plus solides du corps, & celles qui en sont le principal soutien; leur couleur, est un blanc entremeslé de rouge; ils sont caves en dedans, pour contenir leur moële; & spongieux par les bouts, pour mieux recevoir par là, leur nouriture; ils ont des cartilages atachés sur ces extremités à l'endroit des jointures, pour rendre tous les mouve- *Les qualités de tous les os.*

mens plus doux, & plus aisez ; les extuberances, ou les éminences qui s'y rencontrent, & qui ne sont qu'une partie d'eux-mesmes, se nóment apophyses; & celles qui s'en peuvent facilement separer n'y estant que colées, s'apellent épiphyses : ces bouts sont encor formés en testes, & en cavités, pour faire les emboëtemens, ou les articulations necessaires ; les bords des cavités, se nóment les sourcils, ou les lévres ; la longueur de l'os, le corps ; & ce qui paroist un peu élevé dans le milieu, s'apelle la créte, comme il se voit à l'os de la jambe : Enfin la pluspart contiénent une moële, dont ils se nourissent, & ils sont tous revétus de membranes, pour se conserver contre l'humidité des chairs voisines ; il n'y a que les dents seules, qui soient nuës.

Il faut remarquer, que les membranes des os, ont des noms particuliers, selon les lieux diférens où ces os se rencontrent ; car celle qui couvre le crane pardessus immédiatement, se nóme pericrane ; celle des costes en dedans, se nóme la pleure ; & presque par tout ailleurs, on les nóme periostes.

Le nombre des os, eſt beaucoup plus aſſeuré, que celuy des muſcles, qui ne tombent pas ſi bien ſous les ſens; il y en a cependant de tres-petis, apellés ſeſamoïdes, qui ne ſe trouvent pas toujours, non plus que les muſcles pyramidaux: on dit néantmoins que ces petis os ſe logent entre les jointures des doigts, pour les afermir dans leur action. *Le nombre des os.*

Quoi qu'il en ſoit, pour bien compter les os du ſcelet, je crois qu'il eſt expedient, de garder le meſme ordre que nous avons obſervé pour le denombrement des muſcles, c'eſt à dire de commencer par la teſte, & de finir par les extremités.

La teſte, eſt composée de ſoixante-& deux os, toutes les dents y compriſes, il y en a dix-ſept, pour le crane; ſçavoir deux frontaux, pour le front; deux pariétaux, pour le deſſus, & les coſtés de la teſte; & l'eſpace qui eſt au milieu, s'apelle le bregma, ou la fontaine, ou la fontenele; deux ſquammeux, ou écailleux apliqués derriere les oreilles; deux petreux, qui font leurs extremités par bas, & vers le derriere; l'occipital qui fait ſeul le derriere de la teſte; le ſphe- *Il y a dix-ſept os, au crane,*

noïde, & l'ethmoïde au dedans du nez ; & trois, dans le fond de chaque oreille, apellés enclume, marteaux, & étriers servans à faire l'audition.

Il y a douze os à la face.

Il y a douze os, pour la face ; sçavoir deux orbitaires, qui font la niche, ou le tour des yeux ; deux, pour les pométes des joües ; deux, pour la machoire superieure ; deux, pour le palais ; deux, pour le nez ; un autre au dessus, apellé vomer ; & l'os hyoïde, qui est à la racine de la langue, pour la soûtenir.

Il y a trentetrois os à la machoire inferieure.

La machoire inferieure est d'un seul os, dans les persónes faites, & elle est separable en deux, dans les enfans : sur cet os sont enclavées seize dents, qui répondent à celles qui sont fichées dans la machoire superieure ; les huit de devant, tant en haut qu'en bas, s'apellent coutelieres ; les quatre des costés, se nóment canines ; & les vingt de derriére, & du fond de la bouche, s'apellent molaires ; ce qui compose en tout pour la teste, le nombre susdit de soixante & deux os.

Le tronc, ou le corps est formé de cinquante trois os, tant pardevant, que par derriere : il y en a vingt-sept pour la

poitrine, qui consistent en vingt-quatre costes; quatorze apellées vrayes, & dix fausses; en deux clavicules, autrement dites les os des granges, qui servent à faire la cloture de la poitrine par le haut; & au sternon, cartilage xyphoïde, fourchéte, ou brechet, qui fait la mesme chose par le bas. *Il y a vingt sept os à la poitrine.*

Le derriére du tronc, qui se nóme l'espine, ou le dos, est fait de vingt six os, qui se distinguent en qnatre estages, dont le premier, s'apelle le col; le second, le dos; le troisiéme, les lombes; & le quatriéme, le croupion: Il y en a sept pour le col; douze, pour le dos; cinq, pour les lombes; deux, pour le croupion: ceux des trois premiers estages, se nóment autrement vertébres; & ceux du dernier, sçavoir le plus grand, os sacré; & le petit, coccix, ou bien os du croupion. *Il y a ving six os à l'epine en quatre estages.*

Les extremités qui sont les bras, & les jambes, contiénent un assemblage de six vingt quatre os; il y en a soixante-deux dans les bras, & dans les mains; & autant dans les jambes, & dans les pieds, y comprenant les os des hanches. *Il y a soixante-deux os aux bras, & aux mains.*

Pour entrer dans ce détail, il faut rapeller icy la divifion que nous avons faite des bras, & des jambes, & fe fouvenir que nous avons compté trois parties dans le bras ; fçavoir le bras, l'avant-bras, & la main : pour dire que le bras a deux os, qui font l'os du pâleron, & l'os du bras ; l'avant-bras, deux os, dont le plus grand, & le plus gros eft apellé cubitus, le coude ; & le petit, radius le rayon ; comme la main a auffi trois parties, dont la premiere, a efté nomée le carpe ; la feconde, metacarpe ; & la troifiéme, les doigts ; pour dire que le carpe, ou le poigner à huit os ; le metacarpe, ou la paûme de la main, quatre ; & les doigts, quinze ; tous lefquels n'ont point de noms, fi ce n'eft que les derniers fe diftinguent tres-bien par premiere, feconde, & troifiéme phalange, fuivant les diférens degrés de pliemens des doigts, en comptant par les bouts.

Noms des os du bras & de la main.

Ce que c'eft que phalange.

La jambe, a comme le bras, trois parties, qui font la cuiffe, la Jambe, & le pied ; la cuiffe a deux os ; fçavoir l'os de la hanche, nomé Ifchion, avec le grand os, nomé femur ; la jambe en a trois, qui font la rotule, ou la meule qui ferme

Aux jambes & aux pieds 62. 94.

le genoüil par devant ; le tibia qui est le plus grand os de la jambe, & le peroné, qui est le petit : Le pied se divise encor en trois, de mesme que la main ; sa premiere partie, s'apelle tarse ; la seconde, metatarse ; & la troisiéme, les doigts : le tarse, ou le coude-pied, est composé de sept os ; sçavoir du calx, ou de l'os du talon ; de l'astragal, ou de la noix ; du scaphoïde, ou naviculaire ; du ciboide, ou cubiforme ; & de trois autres osselets, qui n'ont point de noms : Le metatarse, ou le milieu du pied, en a cinq aussi sans noms, & les doigts des pieds, ou les orteils, quatorze ; qui se distinguent tres-bien par phalanges, comme ceux des doigts de la main.

Noms des os de la jambe & du pied.

Les phalanges des orteils, ou doigts des pieds.

Nombre des os du corps humain, sans compter les os sesamoïdes
239.

CHAPITRE XIV.

Des diférentes articulations des os, du corps humain.

CE n'eſt point aſſés de ſçavoir les noms, la nature, l'uſage, & le nombre des os, pour travailler à la reduction qui s'en doit faire dans les diſlocations, il faut encor parfaitement cónoitre les diverſes maniéres dont ils ſont liés, & articulés enſemble, pour y reüſſir ; & de meſme que pour leur denombrement, la preſence du ſcelet ſeroit plus capable d'inſtruire de ſa ſeule veuë, que non pas tous les diſcours ; auſſi eſt ce la meſme choſe, en ce qui regarde leurs articulations, qui ſe verroient mille fois mieux, que nous ne les pourions faire entendre: Mais parce qu'il eſt à propos, qu'on préne icy quelque idée,de ces dernieres, pour ſervir à l'intelligence de ce qui ſuit, nous eſtimons qu'on ne peut pas ſe diſpenſer, d'en tracer un leger craion, dans tout le reſte de ce Chapitre.

Pour bien concevoir donc les articu-

lations des os, il faut se representer, que ce sont les diverses liaisons qu'ils ont entr'eux, pour faire tous les mouvemens du corps ; & pour porter cette imagination dans toutes les parties de ce corps, il n'est point à mon avis de plus claire, ny de plus heureuse métode que celle qui nous a esté presantée par Galien ; lors qu'apres avoir consideré que toutes les actions dependoient de grans, & de petits mouvemens, il a aussi reconnu, & establi deux sortes d'articulations ; de grandes, pour les grans ; & de petites, pour les moindres ; apellant les premieres, du nom de diarthrose ; & les autres, de celuy de synarthrose ; d'où passant à toutes les dependances de cette division, il s'explique ensuite de cette maniere.

Ce que c'est que articulations d'os.

Il y a de grandes & petites articulations pour les grans & petis mouvemens.

La diarthrose, ajoûte-t-il, contient sous soy trois espéces de grandes articulations, qui sont l'enarthrose, l'arthrodie, & le gynglyme.

L'enarthose, est cette espece de grande articulation, qui unit deux os, par une grosse teste d'un costé, & une grande cavité de l'autre, comme il paroît

Qu'est-ce que enarthrose?

dans celle de la teste de l'os femur, avec la cavité de l'iſchion.

Qu'eſt-ce que arthrodie? L'arthrodie, eſt cette eſpece de grande articulation, qui unit deux os, par une teſte plate, & une cavité peu profonde; comme il ſe voit dans celle de la teſte de l'os du bras, avec la cavité de l'os de l'épaule, ou du pâleron.

Qu'eſt-ce que gynglyme? Le gynglyme, eſt cette eſpece de grande articulation, qui unit deux os, qui ont chacun dans leur bout une teſte, & une cavité, par leſquelles ils reçoivent, & ils ſont receus en meſme temps; comme il ſe fait aux os du coûde.

La ſynarthroſe, qui eſt l'articulation deſtinée pour les petits mouvemens contient pareillement ſous ſoy trois eſpeces, qui ſont la gomphoſe, la ſymphyſe, & la ſuture.

Qu'eſt-ce que la gomphoſe? La gomphoſe, eſt cette eſpece de petite articulation, qui unit deux os, à la maniere d'un clou, ou d'une cheville dans ſon trou, l'un eſtant fiché dans l'autre; comme il ſe voit dans l'union des dents avec les machoires.

La ſymphyſe, ou l'harmonie, eſt cette eſpece de petite articulation, qui unit deux os dans une meſme ligne, au moyen d'un cartilage gluant, en façon de côle ; comme il ſe remarque au nez, au menton, au pubis.

Qu'eſt-ce que ſymphyſe?

La ſuture, eſt cette eſpece de petite articulation, qui unit deux os plats, par l'ajuſtement de leurs inegalités reciproques, en maniere de dents de ſcies qui entrent les unes dans les autres, & qui repreſantent aſſez bien une groſſe coûture ; c'eſt ainſi que ſe forme l'union des os du crane.

Qu'eſt ce que ſuture

Il dit au ſurplus, que la ſymphyſe ſe fait de trois manieres, ou plutoſt qu'il y a trois ſortes de ſymphyſe, qu'il apelle ſiſſarcoſe, ſynchondroſe, & ſinévroſe.

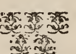
La Siſſarcoſe, eſt cette eſpece particuliere de petite articulation, qui unit deux os, par le moien des chairs qui les maintiénent, comme il paroit dans les gencives, où les dents ſe trouvent liées de cette ſorte avec

Ce que c'eſt que ſiſſarcoſe.

les machoires.

Ce que c'est que synchonthrose. La synchondrose, est cette espece particuliere de petite articulation, qui unit deux os, par le moien d'un cartilage mol & gluant, comme il se voit au pubis, au menton, au nez.

Ce que c'est que syneurose. La syneurose, est cette espece particuliere de petite articulation, qui unit deux os, par le moien d'un ligament nerveux, de la maniere à peu prés, comme sont liez les fleaux des batteurs en grange; l'exemple en cecy se rencontre, dans la liaison de la rotule avec le genoüil.



CHAPITRE XV.

La luxation, ou dislocation des os du corps humain.

LEs os sont sujets ordinairement à trois sortes de maladie, qui sont la dislocation, la fracture, & la carie, qu'on appelle autrement l'ulcere, la gangréne, ou la pourriture de l'os : la premiére, sera la matiére de ce chapitre ; & les deux autres, feront celle des deux suivans. *Il y à trois sortes de maladie pour les os.*

Ladislocation, ou la luxation, est la moins considérable des trois, n'estant autre chose, que la sortie de la teste d'un os, hors de sa cavité, avec l'interdiction du mouvement propre de la partie. *Ce que c'est que dislocation.*

Elle arrive generalement de deux maniéres, ou violàment, & tout à coup ; ou bien lentement, & par succession de temps : elle se fait avec violence, dans des chutes, dans des efforts, & par des coups ; & elle se fait avec lenteur, & doucement, par des fluxions, ou par des amas insensibles d'humeurs entre les *La dislocation se fait de deux maniéres.*

jointures, & ſur les ligamens, dont le relachement qu'elle y cauſent, donne lieu à la teſte de l'os, de ſortir facilement de ſon giſte, & delà, on peut bien tirer, cette conſequence, que la diſlocation violente, dépend pour l'ordinaire de cauſe externe ; & la diſlocation lente, de cauſe interne.

La diſlocation eſt totale où partiale.

D'aileurs elle ſe peut faire, ou totalement, ou en partie; celle qui eſt totale, s'appelle encor parfaite, entiére, & compléte; & celle qui n'eſt qu'en partie, ſe nóme partiale, imparfaite, & incomplete.

Les ſignes de la diſlocation

Les ſignes de la diſlocation partiale.

La diſlocation totale ſe reconnoit par la ſortie entiére de la teſte de l'os, hors de ſa cavité, par la grande douleur qu'on reſſent, à la partie, & par ſon défaut de mouvément; & la diſlocation partiale, ſe réconnoit par le deboëtement imparfait de l'article, la douleur mediocre de la partie, & ſon mouvément gehenné, & plus foible qu'à l'ordinaire.

Or la ſortie entiere de l'os hors de ſa cavité, ſe montre principalement par ces deux ſignes, qui ſont l'inégalité de la partie, & ſa diformité; on s'aperçoit

de l'inégalité pat la bosse, que fait la teste de l'os sorty de son lieu, & par le creux de son giste abandonné; & la difformité paroit, dans la comparaison qu'on fait de la partie malade, avec son opposite, qui est saine; comme d'un bras, ou d'une jambe à l'autre: & la sortie imparfaite de l'os hors de sa cavité, se doit aussi juger sur les mesmes lignes, ou circonstances, mais seulement par proportion.

Il reste à remarquer, que lors que la dislocation imparfaite vient de cause externe, & violente, elle s'apelle entorse; & lors quelle vient de cause interne, & lente, elle se nôme relaxation.

Difference de l'entorse, & de la relaxation.

Quant au séjour principal, deû à la dislocation, il faut sçavoir, que toutes ses espéces se guérissent par la seule reduction, ou le rétablissement de l'articulation, par le retour de l'os, dans son giste.

Sur quoy il faut se souvenir, que celles qui sont arrivées par violence, & tout à coup, demandent à estre reduites promptement, & chaudement; au lieu que celles qui sont venuës lentement, par fluxion, ou par amas d'humeurs dans

l'article, ne peuvent, & ne doivent estre reduites, qu'apres la resolution faite des matiéres qui le remplisent, ou le relâchent.

La réduction se fait par deux moiens.

Pour ce qui est de la metode, la reduction s'accomplit par deux moiens, sçavoir par l'extension du membre, & par l'impulsion, ou le renvoy de l'os, dans son creux, pour l'extension, on se sert de la force des bras des serviteurs, ou bien on emploie les cordes, & les machines préparées à cét effet; & pour l'impulsion, il ne faut que les mains seules du Chirurgien.

La réduction se cónoit par quatre signes.

Les signes qui marquent que la réduction est parfaite, sont ces quatre, par opofition à ceux qui font cónoître la dislocation, sçavoir l'égalité de la partie, son bon mouvément, l'indolence, ou la cessation de la douleur, & la conformité avec son opofite, qui est saine: quelqu'uns y en ajoûtent un cinquiéme, qui est le bruit que fait l'os en rentrant dans sa boëte; mais ce dernier est plutot d'un Charlatan, que d'un bon Maistre, qui sçait tres-bien, qu'il peut estre aussitôt l'effet du fracas des sourcils de l'os, comme la marque asseurée du rétour de

l'os dans ſon giſte.

La reduction eſtant ainſi faite, & récōnuë, il ne s'agit plus que de maintenir quelque temps la partie dans le repos, de la conſoler avec une huile nervâle, ou un peu de baûme, & de la fortifier par des aſtringents, avec des compreſſes, des aſtéles, & des bandages acomodés à ſes beſoins; & pour aller au devant des accidens qui peuvent ſurvenir, il eſt encore de la bonne pratique de faire au moins une ſaignée de l'autre coſté, principalement s'il y a desja de la fluxion dans la partie, ſi la diſlocation à eſté conſiderable, & violente, & ſi la reduction a eſté difficile, ou douloureuſe, & la perſone plethorique. *Ce qu'il convient faire apres la reduction.*

CHAPITRE XVI.

De la fracture des os du corps humain.

LA ſeconde eſpéce de maladie des os, c'eſt la fracture, qui convient encor parfaitement aux cartilages, comme le veut hipocrate.

Ce que c'est que fracture. La fracture, peut estre tres-justement appellée, une division des propres parties de l'os, faite par la violence d'une cause externe.

La fracture est ou totale ou partiale. Mais outre qu'elle est, ou totale, ou partiale, de mesme que nous avons dit de la dislocation, c'est que la derniére se designe encor particuliérement, par le nom de fracture de fente, ou d'éclat; & que les deux se réduisent á quatre espéces, sçavoir à celles qui se font en travers, de biais, en long, & en fracas, ou en farine; toutes les fractures possibles, pouvant estre rapportées à l'une de ces quatre, sans qu'il soit necessaire de les distinguer d'une infinité d'autres maniéres, comme ont fait les anciens, qui en marquent d'autant de sortes, qu'il y en a, qui se trouvent avoir de rapott & de ressemblance avec certaines choses, telles que sont celles, par exemple, qu'ils ont apellées, fractures de concombre, de choux, de rave, & le reste. *Toutes les fractures se reduisent à quatre sortes.*

Ces quatre grandes diferences comprenant donc en mesme temps, toutes les espéces de fractures qu'elles soient, on peut dire qu'elles arrivent aussi toûjours de l'une de ces trois façons, où par contusion,

contusion, ou par incision, ou par contorsion; elles se font par contusion, dans les coups qui se reçoivent, ou lors qu'on tombe rudement; elles se font par incision, lors qu'on est frapé d'un coutelas, ou de quelqu'autre instrument trenchant, & afilé; & elles se font par contorsion lors qu'une partie est torse avec grande violence, de la maniére à peu prés, dont les lavendiéres tordent leur linge, pour en exprimer l'eau.

Les fractures se font par trois sortes de voies.

La fracture se conoît generalement par deux voies, par celle des sens, & par celle de la raison; les sens la font découvrir, par l'inégalité qu'on sent à la partie, par le craquement qui s'entend dans la rencontre des extrémités de l'os cassé, & quelquefois mesme, par la sortie de l'un des bouts, à travers les chairs, qu'il à ouvertes.

Les sens & la raison font conoître les fractures.

La raison en convainc à son tour, & confirme le jugement des sens, par les consequences qu'elle tire de l'impuissance, & de la mauvaise figure de la partie, de son ploiement ailleurs, que dans l'endroit de son articulation, de sa comparaison avec son opofite, & de mille petites circonstances, qu'il faut examiner

à loisir ; mais sur tout lors qu'il s'agit de juger la fracture qui se fait en long, & d'un os, qui se rencontre aupres d'un autre resté dans son entier, qui est la plus difficile de toutes à demesler.

Mais comme il peut estre, que les fractures soient si considerables, qu'on n'ait pas besoin du raisonement pour les conoitre, les sens en estant pleinement asseurés, par les grandes playes qui les découvrent ; on a crû qu'on pouvoit encor les distinguer, & les comprendre toutes sans ces deux espéces, sçavoir de celles qui sont simples, & de celles qui sont composées, ou compliquées ; apellant simples, celles dans lesquelles il y a simplement un os rompu ; & composées, ou compliquées, celles dans lesquelles, non seulement il y a une playe jointe, mais encor, ou il se trouve que l'os est cassé en divers endroits, ou qu'il y a des esquilles, c'est à dire, de petits morceaux d'os rompu, ou bien quelqu'autre accident, tel qu'il puisse estre.

Toutes les fractures sont simples ou composées.

D'ou on peut inferer sans difficulté, que les fractures simples, sont beaucoup moins dangereuses que les composées, qui le deviénent dautant plus, que les

ſimptômes y ſont en plus grand nombre ; comme par exemple, lorſque la fiévre, la convulſion, & la gangréne y ſurviénent ; au lieu qu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit un avantage dans le malheur de la fracture, quand il ſe rencontre un ſecond os tout proche, qui luy ſert d'aſtéle, celle-là eſtant plus aſſeurée, plus droite, & plus forte, que celle qu'on pourroit luy donner, par le ſecours, & l'adreſſe de l'art ; comme il arrive ſouvent dans les fractures des bras, & des jambes.

Les fractures ſimples ſont moins dangéreuſes que les composées.

Il faut obſerver, que les enfans, ſont moins ſujets aux fractures que les perſōnes plus avancées en âge, au lieu deſquelles, il leur arrive des enfonceûres, ou voûtures, a cauſe de la grande humidité dont leurs os ſont abreuvés ce qui les rend ſouples, ploiables, & obeïſſans aux violences, qu'on leur peut faire ; ce qui ſe fait plus ſouvent au crane, qu'ailleurs, on y remedie facilement avec des emplatres, de ſimples aſtéles, des compreſſes, & de petis bandages acomodés à la figure, & à la ſituation des parties.

Pourquoy les enfans ſont moins ſujets aux fractures, que les autres.

Comment on guerit les voûtûres des enfans.

Quant au penſement, les fractures ſe

La reduction des fractures doit estre promte.

doivent toûjours reduire promtement, & chaudement, aussi bien que les dislocations, & mesme plûtôt, pour la crainte qu'il y a d'y voir survenir de l'alteration, & la gangréne, qui obligent quelquefois d'en venir à l'amputation, c'est à dire au rétranchement du membre affligé.

Circonstãces à observer dãs la reduction des fractures.

Mais la reduction se doit faire encor, dans la situation naturéle de la partie; car outre la diformité qu'il faut éviter, c'est qu'elle seroit en danger autrement, de s'amaigrir & de s'atrophier; parce que tous les vaisseaux estant pervertis dans une mauvaise posture, le transport de l'aliment ne se feroit plus qu'avec peine, & la lumiére des esprits animaux se trouveroit aussi, bien-tôt éclypsée, par la contorsion, qui en fermeroit le passage.

L'operation icy, ne se doit pas entreprendre par le Chirurgien, qu'il n'ait auparavant préveu, & disposé toutes les choses necessaires pour le traitement qu'il va faire; comme de chercher un lieu commode, afin d'avoir une situation convenable pour son malade, & pour soy; de faire le choix de serviteurs en-

tendus, & forts ; d'estre pourveu de machines ajustées au besoin qu'on, à aussi bien que de remedes & d'apareils propres ; tels que sont les huiles nervâles, les baûmes, le gros vin boüilli avec les roses, & autres semblables roboratifs, & astringens, sans oublier les linges, les compresses, les astéles, les bandes, & les fanons, ou berceaux de paille, pour maintenir la partie en estat; prenant encor le soin de faire atacher une corde au plancher, pour soulager le blessé dans les diférentes postures, qu'on voudra luy faire observer.

Détail de l'apareil necessaire pour les fractures.

Ensuite l'operation s'accomplit de la maniere à peu prés, que pour la dislocation, c'est à dire, par extension, & contrextension, pour lesquelles on emploie les bras des serviteurs adroits, & forts, ou les machines, propres pendant que le Maistre de sa part, se serr de ses mains pour faire l'également, & l'uniformité du membre, apliquant si tôt aprés ses huiles, ses baûmes, ses compresses, ses astéles, & ses bandes, observant icy de cõmencer les circonvolutions par l'endroit de la fracture, qu'il faut un peu serrer, & conduisant les deux bouts éga-

Métode de reduire les fractures.

lement, pour ramener, & maintenir les muſcles dans leur ſituation naturelle.

Ce qu'il faut faire pour les fractures avec playe.

Il faut remarquer, que quand la fracture eſt compliquée avec playe, on à recours, pour lors, au bandage qu'on nôme feneſtré, c'eſt à dire, troüé à l'endroit de la playe, non pas veritablement dans le premier apareil, mais dans le penſement ſuivant; afin de donner iſſuë par là au pus, qui ſe doit faire apres vingt quatre heures, & porter plus facilement les remedes ſur le mal, ſans intéreſſer le bandage, qui ſoutient l'os, tandis que la nature travaille interieurement, & inceſſamment à ſa conſolidation, je veux dire, à la reünion de ſes parties diviſées, & rompuës.

Il faut avoir la preſence d'un Medecin.

Or comme les grandes extenſions, qu'on eſt obligé de faire dans ces occaſions, amenent quelquefois de facheux accidens, qui embaraſſent, & metent en riſque la reputation, & l'honneur du Chirurgien, il eſt de ſa prudence, de ſe fortifier non ſeulement du ſecours de ſes confreres, mais meſme de la preſence, & des avis d'ûn Medecin, s'il veut ſe mettre à couvert de tout évenement, & juſtifier ſa bonne conduite.

Le temps de lever les bandes, eſt aſſez incertain chez les Maîtres de l'art, qui ont chacun leur métode particuliére : Mais le ſentiment d'Hipocrate, eſt qu'on le faſſe apres trois jours, pour les trois raiſons ſuivantes, qui ſont 1°. pour les rafermir. 2°. pour ôter les demangeaiſons importunes. 3°. pour donner du rafraîchiſſement à la partie, & de l'iſſuë au pus, dans les fractures avec playe ; il faut les rafermir, dit-il, parce qu'elles ſe lâchent dans le comencement : il faut empeſcher les demangeaiſons, parce qu'elles inquiétent trop le malade : il faut enfin rafraîchir, & donner iſſuë au pus, pour empeſcher le feu de venir à la playe.

En quel temp il faut lever es bandes, & pourquoy.

Le temps de la conſolidation d'un os, eſt plus ou moins long, ſuivant la qualité des parties, la grandeur & la multiplicité des accidens, la conſtitution, & l'âge des perſones, & la douceur de la ſaiſon ; ainſi les fractures des jambes, & des bras, n'en demandent pas tant, que celles des cuiſſes, ou de la teſte ; ny celles qui ſont ſimples, tant que celles qui ſont composées ; ny tant pour une perſone forte, & pendant une ſaiſon tem-

Comme on doit juger du temps de la conſolidation d'un os.

perée, que pour une foible, & dans une saison rigoureuse.

Le terme ordinaire de la consolidation des os.

On ne laisse pas néantmoins d'en fixer un à l'ordinaire, pour chaque espece de fracture en particulier ; comme par exemple, pour les grandes, telles que sont celles de la teste, ou de la cuisse, on donne six semaines ; pour celles des bras, & de la jambe, trente jours ; pour celles du coude ou de l'avant-bras, vingt jours ; pour celles des doigts, seize ; & ainsi du reste à proportion.

Mais tout cecy se doit entendre, pourveu qu'il ne surviéne rien, qui interrompe le cours naturel des choses ; car par exemple, la retenuë d'une esquille, ne manque pas d'en retarder le succés, & bien souvent, sans qu'on y pense : il y a néantmoins trois signes, qui se font absolument conjecturer, qui sont 1°. les plaintes continüéles que fait le malade de sentir en dedans un fourmillement secret, & de grandes douleurs par intervale. 2°. la supuration plus abondante que de coûtume. 3°. la bouffissûre des lévres de la playe, leur molesse, & leur pâleur.

Comment on conoit une esquil le qui est cachée.

S'il arrive que les esquilles se décou-

vrent, il faut bien se donner de garde de les lever jamais avec violence, mais en atendre patiemment la sortie, avec le pus; si ce n'est qu'on veüille les atirer doucement en dehors, cõme tout autre corps étrange, par l'usage de la teinture d'aloës en injection, ou bien par l'emplâtre d'Andreas à cruce, qu'on vante particuliérement pour cet effet, & qu'on asseure estre merveilleux dans ces rencontres.

On n'a... ce pas l'es esquilles.

CHAPITRE XVII.

De la carie des os du corps humain.

APRES la dislocation, & la fracture, qui sont les maladies accidentéles des os, vient cette troisiéme espece, qui leur est essentiéle, qu'on apelle carie.

La carie, n'est autre chose, que la corruption de la propre substance de l'os, qui se nôme autrement, la pouriture, l'ulcere, & la gangréne de l'os.

Ce que c'est que la carie, ou bien l'ulcere de l'os.

Elle a plusieurs sortes de causes, qui la

produisent, & qui se renferment toutes dans celles qu'on apelle externes, & internes : les causes externes sont celles, qui cómencent d'agir par le dehors en mordant, & en démolissant le corps de l'os, comme fait l'air qui vient à le toucher immediatement, ou la bave sanieuse d'un ulcere précedent dans les chairs, apres qu'il est depoüillé de son perioste: & les causes internes, sont celles, qui cómencent d'agir par le dedans, en rongeant, & cavant le corps de l'os, avant mesme qu'il en paroisse rien à l'exterieur : telle est certaine humeur dont le nitre, ou la malice est si particuliere, que s'atachant d'abord à l'os, elle le mange, & le dissoût, sans que les chairs voisines en soient endómagées.

Or cecy arrive encor de deux maniéres, car ou bien cette humeur se jette tout d'un coup dans la cavité moëleuse de l'os, ou bien elle se glisse seulement entre l'os, & le perioste ; & dans ces deux endroits, la carie se fait, ou par une exostose, c'est à dire par un renflement de l'os qui la précede ; ou sans exostose, ny nodus, sa propre substance se trouvant détruite, sans qu'il y ait eu de

boſſe, faite par aucune infiltration précedente.

Il y a cette diférence entre les exoſtoſes, & les nodus, que ces derniers, qu'on apelle encor tumeurs gommeuſes, ſont beaucoup moins durs, & qu'ils ſont vacillans, n'eſtant produis que par un dépoſt d'humeur, dont la groſſiereté l'empeſchant de penétrer le corps de l'os, le fait auſſi reſter au deſſus, au lieu que les exoſtoſes ſont fixes, & ont la dureté de l'os meſme, ne ſe faiſant que du renflement de ſa propre ſubſtance, penetrée par la poinre, & la vivacité de l'humeur qui s'y dépoſe.

La diférence d'exoſtoſe, & de nodus.

La carie qui vient de cauſe externe, & celle qui vient de cauſe interne, ne ſe recónoiſſent pas avec la meſme facilité; puiſque les ſignes qu'on a de la premiere, ſont tout évidents; & que ceux qu'on a de la ſeconde, ſont preſque tous conjecturaux, ou rationaux: on ne peut douter de la premiére, quand apres la durée d'un ulcére facheux dans les chairs on remarque qu'elles ſont toutes molaſſes, & flétries; que les matiéres ſont abondantes, puantes, & virulentes; que les cicatrices déja formées, ſe r'ouvrent,

La carie qui vient de cauſe externe facile à juger.

de nouveau ; qu'il paroit de la noirceur à l'os, qui eſt découvert, & qu'on y ſent de l'âpreté, & de l'inegalité dans ſa ſurface, avec certaine ſanie huileuſe, & noirâtre qui en découle.

Mais quand il s'agit de s'aſſeurer de la ſeconde, on ne peut y parvenir que par des conjectures, & par des raiſonnemens de conſequence : ainſi, par exemple, on a ſujet de croire, qu'il y a quelque ulcére caché dans l'os, lors qu'apres avoir eſté informé des maux paſſés, tres-facheux, & tres opiniâtres ; comme ſont les écroüelles, la verole, les cancers, ou le ſcorbut, on s'aperçoit, qu'il eſt reſté dans ces endroits, ou un nodus, ou une exoſtoſe, avec des peſanteurs, des douleurs profondes, & continuéles, des laſſitudes, des inſomnies, des petillemens ſecrets, une impuiſſance d'agir, & le tout enfin, acompagné de quelque alteration ſenſible à la peau, & aux chairs, qui couvrent l'os directement.

La carie qui vient de cause interne dificile à juger.

Pour ce qui eſt du traitement, de quelque ſource qu'elle parte, il ne faut pas d'autre métode pour la guérir, que celle qui a eſté preſcrite pour les ulceres des chairs, c'eſt à dire, celle qui conſiſte en-

deux fortes de fecours, dont les uns s'apliquent exterieurement, & s'apellent topiques, ou propres à la nature du mal; & les autres fe prénent interieurement, & s'apellent genéraux, & internes, entant qu'ils font, pour ébourber univerfélement les entrailles, & rectifier les humeurs : Ces derniers qui regardent le dedans, apartiénent auffi de plein droit au Medecin, qui laiffe au Chirurgien l'execution des premiers; & parmi le grand nombre de ceux qu'il peut mettre en ufage, il doit s'atacher principalement aux defficatifs, tels que font le fel commun, les poudres de chefne vermoulu, & d'alun brûlé, mais fur tous, les huiles de buis, & de gayac, dont il faut fe fervir, en abreuvant avec une plume, ou un pinceau les endroits ulcerés, & gangrenés : & quant à la carie, qui n'eft pas découverte, pour avoir pris naiffance par le dedans de l'os, il eft abfolument neceffaire, avant toutes chofes, d'en venir à l'incifion des chairs de deffus, & au trépanement de l'os, afin de faciliter par ce moien, la fortie des efcares, & de la virulence, qu'on ne pourroit pas nétoier autrement.

La carie, ou la gangrene de l'os demande des fecours par dedans, comme par dehors.

CHAPITRE XVIII.

Des operations de Chirurgie en general.

PUISQU'ON ne guérit pas bien les maladies sans les cónoiſtre, il eſtoit raiſonable de les faire préceder les operations, qui les préſupoſent toujours dans la pratique ; & cet ordre qu'on a ſuivi, doit eſtre dautant plus heureux, pour le jeune Chirurgien qu'on prétend inſtruire, qu'apres l'avoir rempli de l'idée des maux qu'il peut traiter, il ſemble encor le mener comme par la main, à la juſte aplication des remedes que ſa profeſſion luy fournit, & que ſes malades atendent de luy.

La Chirurgie, eſtant cet Art qui doit ſoulager les maux ; & l'operation, le moien le plus efficace pour y reüſſir ; & le Chirurgien, celuy qui en prend la conduite ; on ne peut mieux cómencer ce Chapitre, qu'en expliquant ce que c'eſt que la Chirurgie ; en declarant, ce qu'on entend par le mot d'operation ; & en

faisant voir quelles sont les qualités necessaires à un bon Chirurgien, pour bien operer.

On n'aura pas de peine à cónoistre d'abord ce que c'est que la Chirurgie, si on fait réflexion que selon son nom, c'est une opération, ou un ouvrage de la main; mais cet ouvrage regardant le corps humain, pour luy redonner sa santé, il faut dire que la Chirurgie est l'art de guérir certaines maladies des hommes, par l'operation, & le travail de la main. *Ce que c'est que Chirurgie.*

Le mot d'opération selon sa force, ne signifie rien autre chose sinon, un œuvre, un travail, un ouvrage, mais en Chirurgie, il s'entend seulement de l'œuvre des mains du Chirurgien, qui travaille solemnélement à redonner la santé au corps humain; d'où vient qu'en ce sens, la simple aplication d'une emplâtre, ne peut pas estre apellée une opération de Chirurgie, cet employ n'estant pas du nombre de ceux qui sont solemnels. *Ce que c'est qu'opération.*

Enfin les qualités nécessaires à un bon Chirurgien, pour bien opérer sont cinq, sçavoir la science de son art, l'adresse naturéle, la prudence, l'experience, & la hardiesse. Il doit estre sçavant, pour *Qualités du bon Chirurgien.*

faire le diſcernement des maux : il doit eſtre adroit , pour travailler delicatement , & doucement : il doit eſtre prudent , pour ne rien hazarder temerairement : il doit eſtre experimenté , afin de ne pas manquer de moiens pour guérir, ou pour ſoulager : il doit eſtre hardi, pour ne ſe pas rendre à la compaſſion, contre ſon devoir : On peut ajoûter à celles-cy , beaucoup d'autres qualités de bien-ſéance, qui ne ſervent pas peu auſſi, à l'eſtime qu'on prend pour les gens , & qui relevent toujours le véritable mérite dans la profeſſion ; comme d'avoir, par exemple , les mœurs bien reglées, l'exterieur, & les maniéres honeſtes, les habillemens propres , ſans bizarerie, & ainſi du reſte.

Il y a quatre operations de Chirurgie.

Tout cela ſupoſé , il n'y a plus de difficulté d'avancer , & de dire, que toutes les opérations de Chirurgie ſe réduiſent à quatre , qui ſont la ſynthéſe , la diairéſe, l'exairéſe, & la proſtéſe , qui eſt la meſme choſe que ſi on diſoit , que toutes les maladies du reſſort de la Chirurgie, ſe guériſſent par quatre moiens principaux , qui s'apellent la reünion, diviſion, retranchement , & addition , qu'on ex-

prime par ces quatre mots Grecs, ſyntheſe, diaireſe, exaireſe, & proſteſe.

La ſynthéſe, ou la reünion eſt une opération de Chirurgie, par laquelle on rejoint ce qui eſt divisé contre la nature de la partie : elle s'acomplit de pluſieurs maniéres, mais qu'on peut abſolument raporter à ces deux ; ſçavoir à celle qui ſe fait avec appareil, & à celle qui ſe fait ſans apareil, ou ſans apreſt : Dans la premiére, on ſe ſert d'aſtéles, de coutures, de bandages, & le reſte ; comme lors qu'il s'agit de travailler à la reünion d'une grande playe, ou de reduire un membre diſloqué ; & dans la ſeconde, on emploie ſeulement les baûmes, les emplaſtres, ou la main, laiſſant à la nature le ſoin d'achever le reſte, par la facilité qu'elle a de ſe guérir elle-meſme.

Ce que c'eſt que la ſyntheſe.

La diairéſe, ou la diviſion, eſt une opération de Chirurgie, par laquelle on ſépare ce qui eſt joint, contre l'ordre de la nature, ou ſes beſoins : elle s'acomplit auſſi par deux moiens, dont l'un cauſe toujours quelque perte, & quelque épanchement au dehors ; & l'aurre, point : Dans le premier, on ſe ſert du

Ce que c'eſt que la diairéſe.

bistori, de la lancéte, des sang-sués, qui divisent les parties, & répandent du sang, du pus, des eaux, & autre chose; comme quand il faut découvrir un mal caché, par une incision, ouvrir un abcés, faire une saignée, percer le ventre d'un hydropique, ou de décharger simplement une partie de son sang; & dans le second, on emploie les ventouses seiches, les ligatures, les frictions, les lavemens d'eau tiéde, de vin, de lait, & le reste, qui ne produisent pas d'evacuations sensibles, quoi qu'ils ne laissent pas de faire des attractions secrétes, & qui déchargent les parties éloignées; comme lors qu'on apaise le mal de teste, par des lavemens de jambes, ou qu'on guérit un saignement de nez, par des ligatures aux doigts des pieds, & des mains.

Ce que c'est qu'exairése. L'exairése, ou le retranchement, est une opération de Chirurgie, par laquelle on oste, & on coupe ce qui est nuisible, ou superflu au corps: Cette operation est presque toujours douloureuse, & sanglante, & s'acomplit par trois sortes de moiens cruels, qui sont les medicamens brûlans, ou caustiques, le fer, &

le feu : On a recours aux medicamens, quand on veut épargner les douleurs vives, & consumer peu à peu, ce qu'on doit emporter ; comme sont les verrues, ou porreaux, les excrescences, les chairs baveuses & les autres, pour lesquelles on use de poudres escarotiques, ou rongeantes, du cautere d'argent, & le reste; on se sert du fer, comme du bistori, des tenailles incisives, & des autres instrumens trenchans, pour couper, & enlever tout d'un coup un membre gangrené, superflu, ou qui excéde ; comme un bras gasté de pouriture, & d'ulceres, un sixiéme doigt à la main, & un bout d'os, qui aura passé à travers les chairs, dans une fracture de la jambe, ou du bras, & qu'on n'aura pas pû reduire dans le temps : & on emploie le feu mesme, lors que tous ces secours ont esté inutils, ou trop foibles pour surmonter la grandeur, & l'opiniastreté du mal.

Ce que c'est que prosthese.

La prostése, ou l'addition, est une operation de la dépendance de la Chirurgie, par laquelle on donne, & on remet, ce qui manque naturélement, ou par accident : cette operation est pour

l'ordinaire agréable, & on pouroit aussi bien l'apeller une adresse par laquelle le Chirurgien sçait reparer également les defauts, & la perte des parties : elle s'acomplit pour trois motifs diférens, qui sont, ou pour la necessité ; ou la bien-seance, ou l'agréement : on rétablit par necessité les jambes, avec des quilles de bois, & des botines ; on donne par bien-seance, des bras de fer blanc, des yeux de verre, des corcelets, des dents : on ajoûte enfin par agréement, des perruques, & des barbes aux hommes : & on releve les femmes, avec des patins, des tetons, du fard, & une infinité d'autres ajustemens étrangers.

CHAPITRE XIX.

Des considerations generalement necessaires au Chirurgien en toutes maladies.

LE Chirurgien qui prétend guérir un mal, soit par l'aplication de ses remedes, soit par l'operation de ses mains, soit par ses mains, & ses instru-

mens tout ensemble ; doit s'atacher premierement à trois choses ; qui sont, de reconnoître quelle partie est affligée ; quelle est la nature, & l'espéce du mal ; & quelle en peut estre la cause, au moins la plus évidente.

Pour s'asseurer de la partie afligée, il faut qu'il se serve de ses sens exterieurs, & de sa raison ; de ses sens pour voir, & pour toucher ; & de sa raison, pour sçavoir tirer ses consequences justes, de la remarque qu'il aura faite de l'endroit de la douleur, comme le commande Hipocrate, dans les choses cachées & obscures. *Pour connoître la partie malade.*

Pour établir la nature, & l'espece du mal, il est necessaire qu'il en étudie tous les accidens, ou les circonstances particulieres, afin qu'aprés les avoir apliquez aux descriptions que nous avons données cy-devant de toutes les maladies, il se détermine sans peine, à juger ce qu'il en est. *Pour connoître la maladie.*

Pour avoir enfin quelque connoissance de la cause du mal, au moins de celle qui sera la plus evidente, & la plus sensible, il n'y aura pas grande dificulté, s'il prend le soin d'interroger son *Pour connoître la cause du mal.*

malade, & les assistans, sur la maniere dont l'accident est arrivé, sur ce qui l'a précedé, & sur ce qui s'est passé depuis.

Mais avec la certitude, ou le soupçon qu'il aura que c'est telle, ou telle partie qui est offensée; que c'est telle, ou telle espece de mal; & que sa cause aparemment est telle, ou telle chose; il faut qu'il sçache outre cela, que comme il n'y a point de mal qui n'empesche les parties, sur lesquelles il est, d'agir à leur ordinaire; aussi leur action se trouve t-elle toujours blessée de l'une de ces trois façons; sçavoir, ou par diminution, ou par dépravation, ou par abolition: elle est seulement blessée par diminution, lors qu'elle se fait avec moins de facilité que de coûtume: ainsi voit-on, qu'on se sert moins bien d'un bras entrepris de fluxion, ou sur lequel on vient de recevoir quelque coup, que d'un autre qui n'a aucune incommodité: elle est blessée par dépravation, lors qu'elle se fait autrement qu'elle ne doit: ainsi la convulsion d'une partie, qui est un mouvement violent, & déreglé, est une action dépravée de la partie même:

L'action blessée par diminution.

L'action blessée par dépravation.

L'action blessée par abolition.

enfin l'action eſt bleſſee par abolition, lors qu'on s'apeçoit qu'elle ne ſe fait plus du tout, comme il arrive dans la paralyſie.

Ce n'eſt pas encor aſſez, car il eſt bon qu'il ſoit inſtruit, que toutes les maladies generalement quelconques, ſe diſtinguent de pluſieurs manieres, dont les plus ordinaires entr'autres, ſont celles qu'on apelle ſimples, & composées; communes, & malignes; sympathiques, & idiopathiques; ſingulières, & hereditaires; epidimiques, & peſtilentiéles.

Ce que c'eſt que maladie ſimple, & composée.

On apelle maladie ſimple, celle qui eſt ſeule, & qui n'a point de fâcheux accidens qui luy ſoient joints; comme par exemple, un phlegmon ſans fiévre, une fracture ſans playe; & on apelle maladie composée, celle qui ſe rencontre avec d'autres; comme par exemple, un eryſipéle avec fiévre, une fracture avec convulſion, ou gangréne.

Ce que c'eſt que maladie cômune & maligne.

On apelle maladie commune, celle qui eſt ordinaire, & dans laquelle on ne remarque rien de ſurprenant: tel eſt le ſchirre, qui n'a que de la dureté, une couleur brune, ſans douleur & ſans feu; & on apelle maladie maligne, celle qui

a des accidens & des suites extraordinaires ; tel est l'ulcere qui est acompagné de couleur étrangere, dont le pus est verdâtre & malin, & dont la cicatrice se forme, & se r'ouvre de temps en temps.

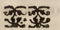
Ce que c'est que maladie idiopathique, & sympathique. On apelle maladie idiopathique, celle qui paroist, & qui s'entretient dans l'endroit mesme où est sa cause ; comme sont les loupes, les verües, les polypes; & on apelle maladie sympathique, celle qui a sa racine ailleurs, que là où elle est située : telles sont le scorbut, les écroüéles & les autres qui éclatent, & se montrent en divers endroits, pendant qu'elles tirent leur origine, des glandes du pancréas, & du mezentére.

Ce que c'est que maladie singuliere, & hereditaire. On apelle maladie singuliere, ou particuliere, celle qui vient de la propre disposition de la personne, qui en est travaillée : telle est la colique bilieuse; à un bilieux de temperament, ou le cancer à un bilieux mélancolique ; & on apelle maladie hereditaire, celle qui tombe sur nous, avec la succession de nos peres, & meres, sans que nous y ayons rien contribué par nos propres desordres ; ainsi les pulmoniques engendrent des

des pulmoniques, les gouteux, des goûteux, & le reste.

On apelle maladie epidimique, celle qui a cours pour un temps parmi les peuples d'une contrée, ou d'une Province, & qui se fait ressentir dans ces lieux avec de pareils accidens, & presque un même succés : telles ont esté quelquefois certains flux de ventre, certaines tumeurs à la gorge, & certaines pleuresies bâtardes, & malignes, comme nous les avons veuës de nos jours, & qui ont causé de grandes mortalitez ; & on apelle maladie pestilentiéle, celle qui est plus étenduë dans les païs, dont les accidens sont plus grans, & plus pernicieux, & plus prompts, & qui jette en mesme temps la terreur, & la desolation dans plusieurs Provinces à la fois, c'est ce qu'on entend, en un seul mot, par la peste.

Ce que c'est que maladie epidimique, & pestilentiéle.



CHAPITRE XX.

Des causes, des signes, des symptomes, & des crises des maladies du corps humain.

LE mot de cause en general, signifie tout ce par quoy une chose est ; ainsi le pere est apellé la cause de son fils, parce que c'est par luy qu'il est ; il en va de mesme des maladies dont les causes sont ce qui leur a donné naissance : ainsi nous disons que l'abondance & la chaleur de sang, sont la cause du phlegmon, parce que le phlegmon vient de là.

Ce que c'est que cause de maladie.

Parmi le nombre infini de causes de maladies, dont la connoissance particuliere est reservée aux Medecins : J'en trouve de quatre sortes, que les Chirurgiens sont obligez de sçavoir aussi, & de distinguer sur toutes ; qui sont les causes antecedente, conjointe, interne, & externe, par le moien desquelles ils aprennent la conduite qu'il faut qu'ils gardent dans le traitement des maladies, & que nous avons déja sufisamment ex-

Les diferences de causes.

pliquées dans le Chapitre dixiéme de cet Abregé, en parlant des tumeurs.

Les signes, sont tout ce qui nous porte à la découverte des choses, qui souvent ne se verroient pas autrement : La fumée, par exemple, est un signe, qui marque qu'il y a du feu caché ; de même le flux de sang, est un signe, qui nous montre qu'il y a quelque vaisseau entrebaillé, ouvert, ou rompu ; que ce sang vient d'une artére, lors qu'il est vermeil, & qu'il sort par saillies ; & qu'il est d'une veine, lors qu'il est plus grossier, & qu'il sort lentement, & en coulant. *Ce que c'est que les signes.*

Les symptômes, sont presque la même chose que les signes, & leur diférence ne consiste que dans la presséance ; car les signes, sont des accidens avant-coureurs, ou qui précedent les maladies ; au lieu que symptômes, sont des accidens qui les acompagnent, ou les suivent, comme l'ombre fait le corps.

Entre tous les signes, qui ont coûtume de prédire les maladies, ou ceux qui leur surviennent, les plus necessaires au Chirurgien, sont ceux qu'on apelle univoques, & équivoques : Les signes univo-

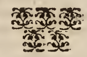
ques, sont ceux qui partent de la chose mesme qu'ils démontrent, & qui en aportent un témoignage asseuré; comme par exemple, la sortie des gros excrémens par l'ouverture d'un coup d'épée dans le bas-ventre, est un signe univoque, pour marquer que l'un des gros intestins a esté percé: & les signes équivoques, sont ceux qui donnent seulement des soupçons des choses qu'ils signifient, pouvant venir de diférentes causes; comme est le saignement de nez, ensuite d'une playe de teste, qui nous laisse à douter sçavoir si c'est l'effet de quelque épanchement de sang sur les membranes du cerveau, ou celuy de l'agitation de la personne blessée, ou bien celuy de l'habitude & de la facilité qu'elle a de perdre du sang par cette voie.

Ce que c'est que crises. Les crises sont ainsi apellées du mot Grec, *crisis*, qui signifie en François, jugement, par raport à ceux que les Juges rendent tous les jours dans les afaires contestées: & de mesme que ces Jugemens sont avantageux ou desavantageux, aussi reconnoit-on en Medecine deux sortes de crises, heureuses, & mal-

heureuses, qui décident pour la vie, ou pour la mort, dans le procés qui se juge entre la maladie & la nature.

On apelle bonnes crises, ou crises heureuses, celles qui arrivent un jour critique, c'est à dire celuy dans lequel on a depuis long-temps observé, que la nature ataquoit le mal, & le défaisoit, en procurant des soulagemens considerables au mesme malade, par la décharge de son fardeau, & de ses humeurs; & les mauvaises, ou les mal-heureuses, sont celles qui arrivent dans un jour qui n'est pas critique, c'est à dire, dans lequel la maladie se trouve avoir plus de force que la nature, & les décharges qui se font en petite quantité pour lors, n'estant pas capables de la soulager, le malade perit sous le poids de tout le reste.

Quelles sont bonnes, & mauvaises crises.



CHAPITRE XXI.

Des Bandes & des Bandages.

LEs bandes, au temps d'Hipocrate, se faisoient ou de cuir, ou de serge, ou de toile ; mais l'usage est aujourd'huy de se servir seulement des dernieres.

Il y a des bandes de toutes figures, & grandeurs, de longues, de courtes, de larges, d'étroites, & à plusieurs bouts ; & toutes ces diférences se trouvent generalement comprises dans deux espéces, qu'on apelle bandes simples, & bandes composées.

Les bandes simples, sont celles qui n'ont qu'une mesme longueur, & une mesme largeur, sans autre figure ; comme sont celles qu'on emploie tous les jours dans les saignées ordinaires ; & les bandes composées, sont celles qui ont plusieurs longueurs & largeurs, & qui sont diversement doublées, ou figurées, suivant les usages qu'on en veut faire ; & celles-cy se distinguent encor en ban-

des à plusieurs chefs, & en bandes garnies.

Les bandes à plusieurs chefs, sont celles qui ont diverses longueurs & largeurs, & ausquelles on donne aussi diverses figures, soit en les découpant, soit en y ajoûtant deux, six, neuf bouts, qu'on nome autrement chefs, & mesme davantage, selon les rencontres qu'on veut qu'ils ayent.

Les bandes garnies, sont celles qui ont plusieurs doubles de toile, entre lesquels on foure du coton, de la laine, ou du feûtre.

Il y a six conditions necessaires à toute sorte de bandes, qui sont d'estre de linge net, mol, délié, sans ouvrage, coutures, ny ourlets : & quant à la compotion & figure, il n'y en a qu'une seule à observer, qui est de les rendre toujours aisées, & naturéles à la structure, & à la situation des parties, afin de ne les pas gehenner dans l'arrêt qu'on doit leur donner. *Six conditions necessaires à toutes bandes.*

Les bandes servent à faire les bandages, & les bandages ne sont autre chose, sinon plusieurs & diférens tours, ou circonvolutions de bandes, qui s'apliquent

Ce que c'est que bandage. ſur des parties malades, ou pour les maintenir en certain eſtat, ou pour retenir les remedes qu'on y veut aporter, ou bien à deſſein de faire l'un & l'autre.

Les bandages ſe font diverſement, ſuivant les intentions qu'on a dans les penſemens; car par exemple, pour empeſcher une fluxion de tomber ſur un endroit, il faut commencer le bandage par là meſme, & continuer les circonvolutions en remontant vers la ſource des humeurs: dans les diſlocations, tout au contraire; car apres la reduction faire, on obſerve de les commencer par la partie voiſine, & ainſi des autres: mais par tout on doit eſtre exact à garder les avis ſuivans.

La maniere particuliere de bander

Regles generales des bandages

Premierement, de bander toujours les parties, dans leur poſture la plus naturelle. 2°. de ſerrer moins ſur les articles, qu'ailleurs. 3°. d'avoir ſoin d'ajoûter des compreſſes, ou des pelotons de laine dans les creux, pour égaler le bandage par tout, & le tenir plus ferme. 4°. de rouler les bandes également, & ſans plis dans tous ſes tours. 5°. de ne les pas trop ſerrer, ny laſcher. 6°. de ne jamais

finir sur les parties malades,encor moins sur l'endroit du mal, où les nœuds incommodent extrémement.

Enfin il y a des bandages, & des manieres de bander presqu'infinies, qui ont toutes leur nom ; & ces noms sont ou generaux, ou particuliers, selon l'employ des mesmes bandages : ainsi, par exemple, en ce qui regarde le general, on nomme expulsifs, ceux qui servent pour repousser ; attractifs, pour attirer ; contentifs, pour maintenir ; retentifs, pour retenir & arréter ; divulsifs, pour écarter ; aglutinatifs, pour rejoindre, & les autres ; & on apelle bandages particuliers, ceux qui ont esté inventez pour certains maux, ou certains lieux particuliers ; comme sont, par exemple, les rhombus, les chevestres, les frondes, les scapulaires, les braiers, les champignons, les souliers, & les autres. *Les noms generaux & particuliers des bandages.*

Les rhombus, sont proprement les bandages qui se font au coude, aprés la saignée.

Les chevestres, sont les bandages qui se pratiquent pour les machoires inferieures.

Les frondes, sont les bandages qui

ſervent au menton, au derriere de la teſte, à l'épaule, & au perinée.

Les ſcapulaires, ſont les bandages particuliers pour le coffre du corps, qui le couvrent devant & derriere, à la façon des Scapulaires de Moines.

Les brayers, ſont les bandages connus pour les deſcentes dans les aînés.

Les champignons, ſont les bandages ſuſpenſoirs des bourſes, qui ſe font tres-propres, de buis, d'os, & d'yvoire.

Les ſouliers, ou les étriers, ſont les bandages qu'on emploie pour les chevilles des pieds.

Il y en a une infinité d'autres, que je ne raporte pas icy, pour n'eſtre pas ennuieux, & ne pas embaraſſer la memoire des eſtudians, eſtant perſuadé d'ailleurs que ces ſortes de choſes s'aprennent mieux par la veuë de la pratique des bons Maîtres, que de vive voix; il ſuffit donc qu'ils ſoient avertis, que chacun a la liberté d'en inventer à ſa mode, & de leur donner tel nom qu'il luy plaiſt, ſans qu'on s'en puiſſe ſcandaliſer, pourveu qu'ils ſatisfaſſent pleinement & agreablement au deſſein qu'on a en les pratiquant; ce qui n'empeſche

pas que je ne conseille la lecture des Auteurs qui en ont écrit, pour se former plutôt de bonnes idées, & asseurer davantage sa conduite dans tous les évenemens.

CHAPITRE XXII.

De l'Etuy du Chirurgien, ou des noms, & usages generaux & particuliers des instrumens chirurgicaux, portatifs, & non portatifs.

COMME les mains seules ne suffisoient pas toujours au Chirurgien, pour donner à ses malades tous les secours dont ils avoient besoin, il a justement trouvé le moien de les pouvoir soulager à toutes heures, & en tous lieux, par l'invention de son Etuy, & de son Boëtier ; le premier servant à renfermer les instrumens propres aux operations ordinaires & communes ; & le second, estant destiné à contenir les onguens, les emplâtres, & les autres choses requises dans les plus pressantes necessitez : Mais parce que ces deux

grandes commoditez comprénent beaucoup de matiéres, & toutes diférentes, il est juste de remettre lès dernieres au Chapitre suivant, & de faire icy la description seulement des instrumens de l'étuy, & des autres qu'on a appellez non portatifs, parce que leur usage n'étant que pour les operations extraordinaires, il sufit bien de les avoir chez soy, pour y avoir recours dans les occasions.

La construction de l'étuy est telle, qu'il doit estre disposé en plusieurs chambres, ou logétes proportionnées aux diférentes figures & grandeurs des instrumens qu'il faut qu'il contienne, & sa juste grosseur est celle qui est commode pour la poche.

Les instrumens qui en doivent faire la garniture, sont une bonne paire de ciseaux, pour couper des linges, & autres choses. Un rasoir, pour raser; un bistori droit, & un courbe, pour couper, faire des incisions, & lès amplifier : une spatule, pour estendre lès onguens, lès emplâtres, & nettoier la crasse des environs des tumeurs & dès ulceres : une grande lancette, pour ouvrir lès gros

abcez : d'autres lancettes plus petites & plus fines, pour les faignées, quoi qu'on en porte encor feparément jufqu'au nombre de quatre, & de fix, dans des étuis tres-propres, qu'on nomme lancetiers : une fonde creufe de fin acier, ou d'argent, c'eft à dire, qui foit ouverte par la moitié en forme de goutiere, ou de coulote, pour fervir à conduire feurement le biftori dans les longues incifions : plufieurs autres fondes folides, droites, courbes, brifées, & de differente groffeur, pour fonder le fond des playes & des ulceres, & paffer même des fétons : une canule auffi d'argent, ou d'acier, pour porter un bouton de feu, ou bien un fer rougi au feu, fur une partie éloignée, fans eftre en danger de brûler celles qui font à cofté : une autre canule fervant d'étuy à aiguilles, faite en fiflet par l'un de fes bouts, pour aider aux coûtures, ce bout eftant commode à recevoir la pointe de l'aiguille, & à la relever : un carlet, qui eft une groffe aiguille femblable à celles des embâleurs, pour fervir à recoudre les cadavres, ou les corps morts : une feüille de myrthe, pour détacher la

crasse des environs des ulceres : une lime, pour limer les os : une rugine, pour les racler : un déchaussoir, pour separer les gencives d'avec les dents : un davier, & un polican, pour les aracher par la force de leurs alveoles, ou de leurs trous : des becs de corbin, de cygne, & de perroquet, pour tirer sans peine, les tentes, & les plumaceaux, hors des ulceres, comme aussi tout autre corps estrange : un lenticulaire, pour couper peu à peu les asperitez des os, ou leurs inégalitez : un crochet fait en hameçon, pour soûtenir, separer, & déchirer : de petites pincettes, pour pincer, & prendre de loin ce qu'on ne pouroit oster avec ses doigts, ou ses ongles.

Parmi les grans instrumens Chirurgicaux non portatifs, il y en a de particuliers, pour certaines operations ; & il y en a d'autres qui sont communs pour plusieurs : les communs sont la pluspart enfermez dans la garniture de l'étuy, avec cette diférence neanmoins qu'ils sont plus grands, plus forts, & plus figurez : tels sont par exemple, les ciseaux courbes & à bouton, les becs

de gruë & de cane, les grandes limes, les pieds de griffon, les grands crochets, les tenailles incisives, les miroirs, ou dilatatoires pour l'œil, la bouche, la verge, la matrice, & l'anus, ou le trou du cul. Les grandes syringues pour les lavemens, & les petites pour syringuer le dedans de la verge, de la matrice, & des ulceres.

Les instrumens particuliers à certaines operations, sont par exemple, le trépan, pour ouvrir les os : des sondes, ou des algalies pour hommes & pour femmes, servans à sonder la pierre dans la vessie, & à faire uriner : des aislerons, des curétes, ou cueillerétes, pour se saisir de la pierre dans la lithotomie, ou l'operation qui se fait pour l'oster, & ramasser jusques aux sables : certaines aiguilles propres pour abatre la cataracte : de grands coûteaux courbes, & à deux trenchans, pour faire les amputations, ou retranchemens des bras & des jambes : de grandes aiguilles à trois trenchans, pour passer des sétons sans feu : des platines, des aiguilles & des boucles, pour faire la reünion du bec de liévre, & les autres,

qu'on ne décrit pas, laissant au Chirurgien la liberté entiere de les aller apprendre ailleurs, lors qu'il sera un peu formé dans la pratique.

Il reste enfin les sang-suës, & les ventouses, qu'on peut bien passer au nombre des instrumens Chirurgicaux; puisque le Chirurgien s'en sert comme de ses ferremens, pour ouvrir la peau & les chairs, & soulager ses malades, en répandant le sang & les humeurs qui sont à charge à la nature.

CHAPITRE DERNIER.

Du Boëtier du Chirurgien, & de ses dépendances.

LA seconde invention du Chirurgien, pour avoir dequoy secourir par tout les malades, c'est celle qu'il a du Boëtier, qui n'est autre chose, sinon une boëte de fer blanc, ou d'argent, dont la figure est ovalaire, pour estre plus capable & plus portative, & dont

on ſe ſert pour garder les baumes, les onguens, & les emplâtres qui peuvent convenir aux maux communs, & aux accidens journaliers.

On fait ordinairement des boëtiers de deux ſortes ; il y en a de grands, & de moindres : les grands ſont à ſept chambres, cellules, ou logettes, & les autres ne ſont qu'à cinq, tous les deux ayant leur emplâtrier par deſſous, & s'ouvrant des deux coſtez, où ſont des couvercles concaves, ou creux en dedans, & convexes ou arondis par dehors, pour contenir davantage : les chambres d'ailleurs ſont diſposées de ſorte, que la ſeptiéme dans les uns, & la cinquiéme dans les autres, ſont toujours placées dans le milieu, & le reſte tout à l'entour.

Celles du milieu ſont toujours deſtinées pour quelque baume precieux, comme celuy du Perou, ou bien un autre, & celles d'alentour, ſont pour garder les onguens les plus neceſſaires & les plus uſuels, tels que ſont le diachylon, qu'on emploie pour attirer, & reſoudre les tumeurs ; le baſilicon, pour

amolir & faire ſupurer ; un digeſtif composé de therebentine de Veniſe, & de jaune d'œufs, pour aider à digerer le ſang & les matieres qui doivent tomber en ſupuration ; le diapalme diſſoût, pour maintenir les appareils, & conſoler les parties ; le deſſicativum rubrum, pour deſſeicher les ulceres, arreſter les fluxions, & fortifier les endroits foibles, ou des autres ſemblables, ſelon qu'il plaiſt au Chirurgien, ſoit qu'ils viennent de ſes receptes particulieres, ou qu'il les tire des Auteurs, il n'importe, pourveu qu'ils produiſent les effets cy-deſſus dits.

L'emplâtrier, qui eſt l'eſpace vuide, qu'on laiſſe par deſſous, n'a point de logettes, parce que les emplaſtres eſtant ſolides, ils ne ſont pas auſſi ſujets à couler, & à ſe meſler, comme les onguens ; ainſi on peut meſme les porter encor tres-bien ſeparément à la poche, dans un ſimple cuir.

Le nombre des emplaſtres ne ſe determine pas abſolument, non plus que les eſpeces, ny les noms, cha-

que Maiſtre ayant les fiens, ſuivant les experiences qu'il en a ; mais ce qu'on peut eſtablir de plus juſte là-deſſus, c'eſt qu'il faut qu'ils ſoient propres pour attirer & pour reſoudre puiſſamment ; ce qui fait qu'on ſe garnit ſouvent de celuy qu'on apelle de ſulphure, ou de celuy de manus Dei, & de tabaco ; avec le grand diachylon cum gummis.

Quelques-uns veulent qu'on ne ſoit jamais auſſi ſans éponges preparées, ſans charpy, & ſans pierres à cauteres ; & d'autres, pour ne rien oublier de l'équipage entier du Chirurgien, demandent encor qu'avec ſes ligatures d'écarlate, il ſoit auſſi fourny de quelques bandes de toiles roulées proprement avec leurs compreſſes, pour ſervir aux ſaignées, qui ſe preſentent à faire, ſoit chez les riches, & les perſonnes de qualité, qui les paient bien ; ſoit chez les pauvres, qui ſont quelquefois ſi miſerables, qu'ils n'ont à peine des drapeaux que pour ſe couvrir ; & cette double charité ne man-

quera pas d'avoir aussi sa recompense un jour, estant faite avec l'esprit d'un Chrétien.

FIN.

Soli Deo.